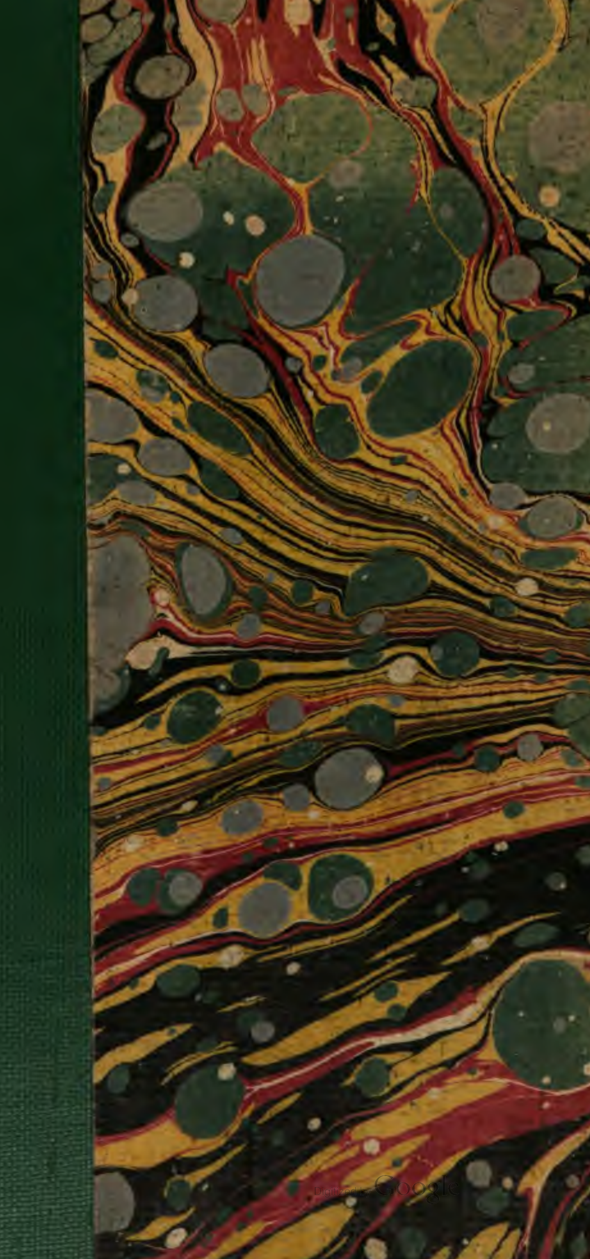
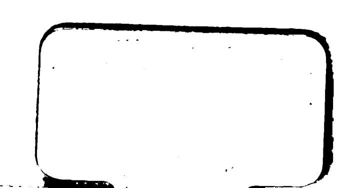



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



ANACRÉON,
SAPHO, BION,
MOSCHUS, THÉOCRITE,
MUSÉE,
LA VEILLÉE DES FÊTES DE VÉNUS,

Choix de Poésies de CATULLE, D'HORACE & de différens Auteurs.

Seconde Edition, revue & corrigée,

Par M. MOUTONNET DE CLAIRFONS, des Académies des Arcades, de la Crusca, de Lyon & de Rouen.

Je borne aux doux fruits de leurs plumes
Ma Bibliotheque & mes vœux. GRESSET.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,
Chez BARROIS l'aîné, Libraire, quai des Augustins, du côté du Pont S.-Michel.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.





IDYLLES DE MOSCHUS.

IDYLLE PREMIÈRE.

Priere d'un Berger.

HESPÉRUS, brillante lumière de l'aimable Cythérée, je te ſalue, Etoile chérie, le plus bel ornement d'une nuit azurée ! Ton éclat l'emporte autant ſur les autres Aſtres, que tu le cédes toi-même à la Lune. Comme ſon arc naiſſant va bientôt diſparoître, prête-moi ta clarté : je vais trouver ma Bergère : je ne ſors point pour commettre des brigandages, pour attaquer ceux qui voyagent pendant la nuit. J'aime : il eſt

beau de guider un Amant dans ses projets amoureux.

IDYLLE II.

L'AMOUR FUGITIF.

VÉNUS appelloit à haute voix son fils Cupidon. Si quelqu'un a vu l'Amour errant par les chemins, c'est mon fils fugitif. Celui qui m'en donnera des nouvelles, en sera récompensé. Vous recevrez pour prix un baiser de la bouche même de Vénus; mais si vous me le ramenez, vous jouirez d'une faveur bien plus flatteuse, qu'un simple baiser. Divers signes font aisément reconnoître cet enfant ; on peut le distinguer entre mille. Sa peau n'est pas blanche, mais de couleur de feu. Il a l'œil vif, étincelant; le parler doux : l'esprit malin. Ses sentimens ne sont jamais d'accord avec ses paroles. Sa voix a la douceur du miel. Est-il en colère? il devient perfide, féroce & barbare. Il est fourbe,

menteur, cruel même dans ſes jeux (1). Sa tête eſt couverte de cheveux épais, ondoyans. L'impudence ſiége ſur ſon front. Quoique ſes mains ſoient très-petites, il lance fort loin ſes fléches terribles : il les lance même juſques ſur les bords de l'Achéron, où il bleſſe le Roi des Enfers. Son corps eſt tout nud, & ſon ame eſt impénétrable. Aîlé comme un oiſeau, il voltige de l'un à l'autre ſexe, & ſe fixe dans les cœurs. Il arme ſon petit arc de fléches qui, malgré leur petiteſſe, pénètrent juſques dans les cieux. Son carquois d'or eſt plein de traits perçans, dont il me bleſſe ſouvent moi-même. Tout ce qui lui appartient, tout de lui eſt redoutable : mais rien ne l'eſt plus qu'un petit flambeau, avec lequel il brûle le ſoleil même. Si vous le rencon-

(1) C'eſt un enfant; mais un enfant armé,
Tyran jaloux du cœur qu'il a charmé.
Cruel, perfide, il ſourit quand il bleſſe :
Changez de ton, s'il change de foibleſſe.
L. C. D. B.

trez, liez-le, de peur qu'il ne vous échappe. Soyez ſans pitié, s'il pleure; défiez-vous de ſes larmes, elles ſont trompeuſes. S'il rit, reſerrez ſes liens. S'il veut vous embraſſer, fuyez : ſes baiſers ſont dangereux : ſes lévres ſont empoiſonnées. S'il vous dit, prenez ces armes; je vous les donne toutes; gardez-vous d'y toucher. Ses préſens ſont perfides & brûlans.

Cette Idylle eſt très-agréable. Ce brillant tableau de l'Amour eſt tracé avec beaucoup d'art, de reſſemblance & de vérité. Cupidon pouvoit-il être mieux peint que par Vénus ſa mère?

Perrault, le détracteur des Anciens, dit que cette Idylle eſt une des plus agréables Poëſies qui ſe ſoient jamais faites, & qu'elle ne ſe reſſent point de ſon antiquité. Perrault avoit raiſon de trouver agréable cette Idylle; mais ſa réflexion eſt abſolument fauſſe. Que le préjugé eſt aveugle! C'eſt la plus dangereuſe maladie de l'eſprit.



MÉGARE ET ALCMENE (1).

IDYLLE III.

O MA tendre mère, pourquoi votre cœur se consume-t-il toujours en soupirs? Les roses de vos joues se sont effacées. Pourquoi m'accabler de votre

(1) Mégare étoit fille de Créon, Roi de Thèbes en Béotie, & épouse d'Hercule. Alcmène, fille d'Electrion, Roi de Mycènes, épousa Amphitrion. Jupiter pour la tromper, prit la forme de son époux. Heureuse métamorphose pour le Dieu, mais qui

propre douleur ? Eſt-ce parce que votre fils intrépide ſouffre ſous un lâche, des maux innombrables ; tel qu'un lion généreux, qui ſeroit ſoumis à un daim timide ? Hélas, pourquoi les Dieux m'ont-ils couverte ainſi d'ignominie ! Pourquoi mes parens m'ont-ils donné le jour ſous un Aſtre auſſi funeſte ! Epouſe infortunée ! J'ai partagé la couche d'un Héros accompli : je l'aimois comme moi-même. Je l'honore, & je le reſpecte encore au fond de mon cœur. Nul mortel ne fut plus malheureux que lui, & n'éprouva autant de peines, autant de maux. Le

---

ne plairoit pas à coup ſûr à toutes les femmes. La jalouſe Junon tourmenta Alcmène, pendant ſa groſſeſſe. Celle-ci accoucha enfin de deux enfans, d'Euryſthée, fils d'Amphitrion, & d'Hercule, fils de Jupiter. Euryſthée preſcrivit à ſon frère douze travaux, eſpérant le faire périr ; mais Hercule ſortit victorieux de toutes ſes entrepriſes.

barbare perça ses enfans avec l'arc que lui donna Phébus, & avec les traits cruels ou d'une Parque, ou d'Erinnis. Furieux, il se baigne dans leur sang au milieu de son Palais, leur arrache impitoyablement une innocente vie. J'ai vu de mes propres yeux mes enfans déchirés, expirans par la férocité d'un père. Spectacle plus horrible que le songe le plus affreux! malgré leurs cris touchans & réitérés, je n'ai pu secourir mes fils, ces malheureuses victimes d'une mort inévitable. De même que l'oiseau gémit tristement sur la perte de ses petits nouvellement éclos, qu'un serpent énorme dévore au milieu d'un buisson épais: leur mère inconsolable, voltige autour de leur nid, pousse des sons aigus & douloureux, ne peut venir à leur secours. Elle craint trop d'approcher du monstre redoutable (1).

(1) Cette belle comparaison est tirée du

Malheureuſe que je ſuis, c'eſt ainſi que je déplorois la mort de mes enfans chéris ! Egarée, éperdue, furieuſe, je courois dans ce palais enſanglanté.

O Diane, puiſſante Déeſſe, adorée par les femmes, que n'ai-je péri avec mes fils, le cœur percé des mêmes traits empoiſonnés (1) ! Nos parens baignés

---

ſeiziéme livre de l'Odyſſée. Elle a ſervi de modèle à celle de Virgile dans le quatriéme livre de ſes *Géorgiques*. Nous allons eſſayer de la rendre.

Ainſi la triſte Philomèle pleure à l'ombre d'un peuplier, la perte de ſes petits, à peine couverts d'un léger duvet. Un barbare laboureur, après avoir obſervé leur nid, vient de les en arracher. La mère déſolée gémit pendant la nuit ſur une branche, pouſſe des ſons douloureux, & remplit tous les lieux d'alentour de ſes regrets plaintifs.

(1) Les fléches d'Hercule étoient empoiſonnées, depuis qu'elles avoient été trempées dans le ſang de l'hydre de Lerne.

de larmes, nous auroient placés de leur main paternelle ſur un bucher commun. Après avoir recueilli, & renfermé nos cendres dans la même urne d'or, ils les auroient inhumées dans les lieux qui nous ont vu naître. Ils demeurent à Thèbes : ils cultivent les campagnes fécondes de l'Aonie. Et moi, toujours livrée à la douleur, je gé. mis dans Thyrinthe, conſacrée à Junon. Mes larmes ne ceſſent de couler. Je contemple rarement mon époux au milieu de ce palais. Errant ſur la terre, & ſur les mers, il ſupporte des travaux ſans ceſſe renaiſſans. Son cœur de roche ou de bronze affronte tous les dangers. Pour vous Alcmène, vous pleurez continuellement & les nuits & les jours : vos yeux ſont deux ſources intariſſables. Aucuns de mes parens ne peuvent calmer mes ennuis par leur préſence. Loin de ce palais, ils habitent au-delà de l'iſthme fertile en pins. Je ne puis

tourner vers eux mes triftes regards, pour adoucir les tourmens que j'endure. Pyrrha feule me confoleroit : mais hélas ! elle eft elle-même accablée de douleur, à caufe d'Iphicle votre fils (1). En effet les enfans que vous avez eu d'un mortel, ou d'un Dieu, font en butte au fort le plus rigoureux.

Ainfi parla Mégare; le reffouvenir de fes fils, & de fes parens l'attendrirent : des larmes abondantes coulèrent de fes yeux, inondèrent fon beau fein. Alcmène émue, touchée, verfoit auffi des pleurs, en arrofoit fes joües d'albâtre ; elle pouffe alors un profond foupir, & adreffe à Mégare ce fage difcours.

Mère infortunée, pourquoi rappellez-vous à votre efprit ces triftes objets? Pourquoi voulez-vous renouveller notre

(1) Iphicle, fils d'Amphitrion & d'Alcmène, étoit frère utérin d'Hercule.

douleur, en retraçant le tableau des malheurs affreux que nous avons pleuré tant de fois ? Contentons-nous des maux qui nous assiègent chaque jour; pour les calculer tous, il faudroit être naturellement porté à la tristesse. Cependant prenez courage; ce n'est point Jupiter qui nous fait éprouver un pareil destin. Je vois, ô ma chère Mégare, votre douleur profonde; je ne puis vous en blâmer; au contraire j'ai pitié de votre état, & je suis désolée de vous voir partager les maux cruels qui menacent nos têtes. Je prends à témoin Cérès & Proserpine (1) (puissent les

(1) Cérès étoit fille de Saturne & de Cybele. Elle enseigna l'Agriculture aux hommes, & voyagea quelque tems avec Bacchus. Pluton lui enleva sa fille Proserpine, qui cueilloit des fleurs dans les prairies de la Sicile. Cette mère désolée promena partout sa douleur, & descendit enfin aux Enfers,

parjures être punis cruellement par ces Déesses) comme je vous aime du fond de mon cœur, autant que si je vous eusse portée dans mon sein, & que vous fussiez dans ce palais ma fille unique. Vous connoissez une partie de mes sentimens pour vous : ne dites donc point que je vous vois avec indifférence, parce que mes larmes sont plus abondantes que celles de Niobé, à la

---

où elle retrouva sa fille. Proserpine ne voulut pas suivre sa mère, & quitter le palais de Pluton. Cependant Jupiter promit à Cérès de la faire sortir, si elle n'avoit rien mangé, depuis qu'elle étoit dans les Enfers : mais Ascalaphe soutint qu'elle avoit cueilli une grenade dans les jardins de Pluton, & qu'elle en avoit mangé sept grains. Quelques personnes donnent un autre sens aux paroles d'Ascalaphe. Quoi qu'il en soit, Proserpine passa six mois de l'année avec sa mère, & six autres avec son mari. Cette alternative paroît singulière.

blonde chevelure (1). Peut-on blâmer une mère qui pleure un fils que le sort persécute? J'ai souffert pendant dix mois (2); les douleurs de l'enfantement ont été terribles, & m'ont conduite aux portes du trépas. Ce fils est maintenant fort éloigné de moi, occupé à surmonter de nouvelles difficultés. Infortunée que je suis, j'ignore si je le verrai vainqueur de tous les obstacles : de plus, un songe plein

(1) Niobé, fille de Tantale, & femme d'Amphion. Elle fut mère de quatorze enfans, & eut l'imprudence de se préférer à Latone. Cette Déesse irritée, fit périr les enfans de Niobé par les fléches d'Apollon & de Diane.

(2) Les anciens marquoient ce temps, comme il est aisé de s'en convaincre par un vers de la quatriéme Eclogue de Virgile; de Térence, dans les Adelphes; d'Ovide, dans l'Héroïde de Canacé & dans ses Fastes; les Jurisconsultes mêmes s'ex-

d'horreur m'a effrayée pendant mon ſommeil paiſible. Je tremble, je frémis que cette viſion ſiniſtre ne menace mes enfans de quelque grand malheur; j'ai vu mon fils Hercule, une bêche énorme à la main, tel qu'un vil mercénaire. Sans tunique, ſans manteau, abſolument nud, il creuſoit un large foſſé pour ſervir de rempart à une vigne : cet ouvrage achevé, il place ſa bêche ſur l'endroit le plus élevé, & va reprendre ſes vêtemens. Soudain un feu dévorant brille ſur ce foſſé profond, enveloppe Hercule de

---

primoient comme les Poëtes. Les Anciens en uſoient peut-être ainſi, ou parce que leurs mois réglés ſur le cours de la Lune, étoient plus courts, ou parce qu'ils comptoient le dixiéme mois comme révolu, quoiqu'il ne fût que commencé. On peut conſulter Saint Auguſtin, liv. *Evang.* queſt. 1. chap. 5.

tourbillons enflammés. Ce Héros voulant éviter la violence du feu, recule à pas précipités ; se sert de sa bêche comme d'un bouclier, l'agite devant lui, & jette ses regards de tous côtés pour se garantir de cette flamme brûlante. J'ai cru voir le généreux Iphicle tomber, en volant au secours de son frère, & rester étendu sur la terre, sans pouvoir se relever. Tel qu'un vieillard accablé par les ans chancelle, & tombe, & demeure immobile, jusqu'à ce que quelqu'un, touché de pitié à la vue de ses cheveux blancs, lui donne la main, & l'aide à se relever. Pour moi je pleurois en voyant mes deux fils sans défense ; le sommeil s'est éloigné de mes paupières : & aussitôt l'Aurore vermeille a paru. Voilà le songe effrayant qui m'a troublée pendant la nuit : que les Dieux fassent retomber tous ces malheurs, sur la

tête d'Euryſthée ! Puiſſe mon eſprit prophétique lui annoncer des maux inévitables !





EUROPE.

IDYLLE IV.

VÉNUS offrit autrefois à Europe un ſonge agréable : c'étoit l'heure où les ombres de la nuit commencent à ſe diſſiper, & l'Aurore à paroître. Un ſommeil plus doux que le miel ferme alors mollement les paupieres appeſanties, délaſſe les membres fatigués, & repaît les eſprits de ſonges prophétiques. Europe, encore Vierge, dormoit au fond du palais de ſon père Agénor, & crut voir en ſonge deux parties du monde (c'étoit l'Aſie & le

Continent ſitué vis-à-vis) ſe diſputer entr'elles à ſon ſujet, ſous la forme de deux femmes. Elles paroiſſoient être, l'une étrangère, & l'autre du pays même; celle-ci réclamoit Europe comme ſa fille, diſoit qu'elle étoit née dans ſon ſein, & qu'elle l'avoit élevée ſoigneuſement; celle-là entraînoit avec ſes bras vigoureux la jeune Princeſſe, qui ne faiſoit aucune réſiſtance. Elle ſoutenoit que les deſtins, & Jupiter armé de ſon Egide (1) lui avoient annoncé qu'elle poſſéderoit Europe. Effrayée, tremblante, le cœur ému, la jeune Princeſſe s'élance de ſa couche ſuperbe; tout ce ſonge lui paroît véritable; elle croit avoir encore ces deux femmes devant les yeux; elle garde un long ſilence, & parle enfin en ces termes:

---

(1) L'Egide ou le bouclier de Jupiter, étoit couverte de la peau de la chévre Amalthée, qui l'avoit allaité.

Quel Dieu m'a envoyé cette viſion? Quel ſonge vient de troubler mes eſprits, au milieu des douceurs du ſommeil? Quelle eſt cette étrangere que j'ai vue pendant que je dormois? Combien étoient vifs les ſentimens que j'éprouvois pour elle! Avec quelle tendreſſe elle m'a accueillie! Elle me regardoit comme ſa propre fille: puiſſent les Dieux me rendre ce ſonge favorable!

Europe ayant ainſi parlé, ſe lève, va chercher ſes chères Compagnes auſſi jeunes qu'elle; ayant les mêmes goûts, les mêmes inclinations, une origine illuſtre; & partageant tous les divertiſſemens de la jeune Princeſſe, ſoit qu'elle prenne le plaiſir de la danſe, ſoit qu'elle cueille dans les prés fleuris le lis odorant, ſoit qu'elle ſe baigne dans les belles eaux de l'Anaurus. Elles accompagnent auſſitôt Europe, tiennent à la main une corbeille pour y dépoſer les fleurs,

& ſe rendre dans les prairies ſituées ſur le bord de la mer, où elles ſe raſſemblent ordinairement, invitées par les attraits naiſſans des boutons de roſes, & par le bruit des flots. Europe portoit une corbeille d'or, ouvrage merveilleux & admirable de Vulcain ; ce Dieu en fit préſent à Lybie, quand elle partagea la couche de Neptune. Lybie la donna enſuite à la belle Théléphaeſſa, iſſue de ſon ſang. Celle-ci céda cette corbeille précieuſe à la jeune Europe ſa fille ; l'or travaillé avec un art infini, offroit pluſieurs objets brillans, & qui ſembloient reſpirer. Io, fille d'Inachus, y étoit gravée ſous la forme d'une géniſſe, & ne conſervoit aucun de ſes premiers traits. D'un pied rapide & impétueux, elle fendoit les ondes, & paroiſſoit nager. Les flots de la mer étoient d'un ſombre azur ; on découvroit ſur ſes bords eſcarpés deux hommes qui regardoient cette géniſſe tra-

verſant les flots: Jupiter la careſſoit doucement de ſa main divine, & la transformoit en femme ſur le rivage du Nil, fameux par ſes ſept bouches. Les eaux du fleuve étoient figurées en argent; la géniſſe en airain, & Jupiter en or. Le dehors de la corbeille offroit Mercure; près de lui étoit étendu Argus aux yeux toujours ouverts: on voyoit naître de ſon ſang un oiſeau magnifique, tout glorieux de l'éclat, de la richeſſe, de la variété de ſes brillantes couleurs; les plumes de ſa queue pompeuſement déployée, étoient ſemblables aux voiles d'un vaiſſeau léger, & couvroient le bord extérieur de la riche corbeille de la charmante Europe.

Dès que les jeunes Princeſſes parurent dans les prairies émaillées, elles folâtrèrent parmi les fleurs, & reſpirèrent leur agréable parfum. L'une cueille le narciſſe odorant; l'autre l'hyacinthe; celle-ci la violette; une

autre le ſerpolet. Pluſieurs ſe livrent de doux combats, pour couper la tête parfumée du ſouci doré : toute la terre eſt jonchée, couverte des dépouilles éclatantes des prairies. Europe, en cueillant la roſe vermeille & purpurine, reſſembloit à une Reine majeſtueuſe ; elle brilloit entre toutes ſes Compagnes, comme Vénus au milieu des Graces. Cette jeune Princeſſe ne devoit pas s'amuſer encore long-tems à cueillir des fleurs, & conſerver ſa ceinture virginale.

A peine Jupiter l'eût-il apperçue, que ſon cœur fut ſoudain bleſſé, vaincu par les traits rapides de Vénus. Cette Déeſſe ſeule peut dompter le maître des Dieux. Le fils de Saturne voulant ſurprendre le jeune cœur de la belle Europe, & en même tems éviter la colère de la jalouſe Junon, changea de forme, voila le Dieu, & ſe transforma en taureau. Il n'avoit rien de

commun avec ceux qui, nourris dans les étables, tracent ſous le joug avec la charrue de pénibles ſillons, ou qui, paiſſant dans les prairies, traînent avec effort de lourds chariots; tout ſon corps étoit d'un jaune un peu rembruni; une étoile blanche brilloit au milieu de ſon front; ſes yeux, d'un bleu naiſſant, étoient enflammés d'amour; deux cornes également recourbées armoient ſa tête, & formoient un demi cercle, ſemblable au croiſſant de la lune. Jupiter, ainſi métamorphoſé, ſe rendit dans la prairie, & ſa préſence n'effraya point ces timides Beautés; toutes vouloient approcher de cet aimable taureau pour le toucher: l'odeur divine qu'il exhaloit, l'emportoit ſur les plus doux parfums des fleurs; il s'arrête devant la chaſte Europe, lui léche le col, & tache de la gagner par ſes carreſſes. La fille d'Agénor, de ſon côté, le flattoit,

le careſſoit de la main, enlevoit de deſſus ſon mufle une écume abondante, & lui donnoit quelques baiſers. Il mugit alors doucement ; vous euſſiez cru entendre les ſons d'une flute ſonore & harmonieuſe : fléchiſſant les genoux devant Europe, il la regardoit tendrement, & lui préſentoit ſa large croupe. Europe dit à ſes jeunes Compagnes, dont les cheveux tomboient à groſſes boucles flottantes :

Approchez, mes chères Compagnes, aſſéyons-nous & folâtrons ſur le dos de ce taureau ; ainſi couché, il peut nous porter toutes enſemble : nous ſerons comme ſur un vaiſſeau : ſon aſpect eſt doux & agréable ; il ne reſſemble point à tous ceux de ſon eſpèce ; il eſt animé, ainſi que l'homme, par un eſprit raiſonnable ; il ne lui manque abſolument que la voix.

A ces mots elle s'aſſied en riant ſur le taureau. Ses Compagnes ſe

diſpoſoient

disposoient à l'imiter ; mais il se leve aussitôt, fuit, emporte l'objet de ses désirs, & arrive à la mer dans un instant. Europe tourne ses regards vers ses Compagnes, les appelle, & leur tend les bras, mais en vain, elles ne peuvent l'atteindre ; le taureau se précipite dans les flots, nage & s'éloigne avec la vîtesse d'un dauphin. Toutes les Néréides sortent de leurs grottes, assises sur le dos des monstres marins, & se rassemblent autour de ce taureau. Neptune, dont la voix est redoutable dans tout l'empire des mers, applanit, calme les flots, & guide son frère dans sa course. Les Tritons, habitans des abîmes profonds, viennent en foule lui faire cortege, font entendre au loin le chant nuptial, avec leurs conques recourbées. Europe assise sur le dos de ce divin taureau, se tenoit d'une main à l'une de ses belles cornes, & abaissoit de l'autre les plis ondoyans

de ſa robe de poupre, enſorte que l'extrêmité en étoit mouillée par l'onde blanchiſſante. Son large voile, enflé par les vents, étoit ſemblable à une voile de navire, & ſoulevoit doucement cette jeune Beauté : elle étoit déja loin des Etats de ſon père. Les rivages battus des flots, & les hautes montagnes avoient entiérement diſparu; elle ne découvroit que l'immenſité des cieux, & la vaſte étendue de la mer. Dans cette cruelle poſition, elle promene triſtement ſes regards autour d'elle; & éléve ainſi la voix;

Où me portes-tu, divin taureau? qui es-tu? comment peux-tu fendre les flots avec tes pieds peſans? Quoi! tu ne redoute pas la mer? les vaiſſeaux voguent légèrement ſur l'onde; mais les taureaux craignent de s'expoſer ſur la plaine liquide. Quelle boiſſon douce, quelle nourriture agréable peux-tu trouver ici? Es-tu un Dieu? Mais

Alors, pourquoi fais-tu ce qui ne convient point à un Dieu? Les dauphins ne marchent point sur la terre, ni les taureaux sur les ondes : pour toi tu cours également sur la terre & sur les flots; tes pieds te servent de rames; peut-être planerois-tu aussi rapidement qu'un oiseau léger, si tu t'élevois dans les airs azurés? Infortunée que je suis, hélas! j'ai abandonné le palais de mon père; j'en suis à une distance infinie, pour avoir suivi ce taureau! J'erre seule maintenant sur les mers d'une manière bien étrange. Puissant Neptune, toi qui tiens l'empire de la mer, sois-moi favorable! j'espère connoître enfin celui qui dirige ma navigation. Puis-je traverser ainsi les flots humides, sans le secours d'une divinité?

Ainsi parla Europe : le taureau lui répondit, en ces termes : Prenez courage, jeune Princesse, ne redoutez point les flots; je suis Jupiter, quoique vos

yeux vous offrent un taureau. Je puis paroître sous la forme que je veux ; l'amour dont je brûle pour vous, m'a seul engagé à parcourir une aussi vaste étendue de mer : vous allez aborder dans l'isle de Crète, où j'ai été élevé dans mon enfance ; nous y célébrerons votre hyménée : vous aurez de moi des fils fameux, qui porteront le sceptre sur plusieurs peuples.

Il dit & tout est conforme à ses paroles. On découvre déjà l'Isle de Créte, & Jupiter reprend sa première forme, détache la ceinture de la chaste Europe ; tandis que les Heures préparent le lit nuptial. Cette jeune vierge devint l'épouse de Jupiter, & mère d'une postérité nombreuse.

IDYLLE V.

SON AMOUR POUR LA TRANQUILLITÉ.

LORSQUE les zéphirs souflent légèrement sur les flots azurés, une douce paresse s'empare de mes esprits. Les Muses cessent alors de m'être agréables ; le calme délicieux de la mer me plaît davantage : mais quand l'onde blanchissante mugit horriblement, que les flots sont agités, que les vagues mutinées s'élevent à gros bouillons pleins d'écume, je m'éloigne de la mer, & je porte mes regards sur la terre & sur les arbres. La terre dans cet instant me paroît un séjour plus sûr ; les forêts épaisses m'enchantent, sur-tout lorsque les vents font résonner les pins élevés. Le pêcheur, il faut l'avouer, mène une vie bien dure & bien pénible ; sa

maison, c'est une frêle barque; ses travaux sont tous sur la mer; une pêche souvent infructueuse consume tout son tems. Pour moi, couché nonchalamment sous un platane touffu, je goûte les douceurs du sommeil auprès d'une claire fontaine, dont le murmure flatte l'oreille, sans l'effrayer.

Songe au moins qu'en ta solitude
Le repos régne jour & nuit :
Que les ruisseaux n'y font du bruit,
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupière.

La Fontaine.

IDYLLE VI.

Les caprices de l'Amour.

PAN aimoit Écho sa voisine. Écho étoit enflammée pour un Satyre léger: ce Satyre ne respiroit que pour la charmante Lydé : c'est ainsi que le

capricieux amour les brûloit de ses feux vainqueurs. Autant qu'ils haïssoient l'objet qui les aimoit, autant, par une juste vengeance, ils étoient odieux à celui qu'ils adoroient. *Aimez ceux qui vous aiment, afin que, si vous aimez jamais, vous soyez payés d'un sincère retour.* Tel est le conseil que je donne à ceux qui n'ont point encore connu les charmes de l'amour.





ÉPIGRAMME (1).

L'AMOUR LABOUREUR.

Le cruel Amour dépoſant arc & flambeau, s'arme d'un aiguillon redoutable aux bœufs, & charge ſon dos de tout l'attirail d'un laboureur. Il met enſuite ſous le joug des taureaux patiens à l'ouvrage, trace des ſillons, & y ſeme du bled : alors levant les yeux vers le ciel, il adreſſe ces mots à Jupiter : *Taureau d'Europe fertiliſe ces ſillons, ſans quoi je t'attelle à cette charrue.*

---

(1) Longepierre en parlant de cette Epigramme, s'exprime ainſi : » cette Epigramme » m'a toujours paru d'une beauté ſingulière, » & je crois qu'il nous en reſte peu de la » même force. Pour moi je ne l'ai jamais lue » ſans un extrême plaiſir, & ſans beaucoup » de regret, de ce que nous n'avons qu'une » ſeule Epigramme d'un Poëte ſi délicat «.



HERO ET LEANDRE.

QUELQUES Auteurs ont attribué, sans aucun fondement, le Poëme d'Héro & de Léandre, à Musée, Disciple d'Orphée. M. le Chevalier Marsham (& son sentiment est le plus généralement reçu) prouve que ce Poëme n'est pas d'une antiquité aussi reculée, & qu'il a dû être composé vers le quatrième siècle de l'Empire, par Musée le Grammairien. Quoi qu'il en soit, ce morceau est très-précieux pour la Littérature. Les vers sont doux, faciles, coulans & harmonieux. La Poësie en est abondante, & souvent pleine de

chaleur. Des pensées naturelles, délicates & gracieuses, des expressions fortes, brûlantes & énergiques, la passion de l'amour traitée avec un art admirable, tout l'ensemble forme un Poëme charmant, & les Graces semblent avoir présidé à la composition de ce chef-d'œuvre.

Je ne connois aucune Traduction en prose de ce Poëme. Clément Marot l'a traduit en vers François, avec douceur, enjouement & naïveté; mais il est bien éloigné de la noblesse, de l'élégance & de l'harmonie de l'original. Je ne parlerai point ici de la Traduction burlesque, boufonne & ennuyeuse de Scarron; elle est écrite d'un style bas,

trivial & rampant, & mérite d'être ensévelie dans l'oubli le plus profond.

Les Amours d'Héro & de Léandre ont servi de sujet à des Opéra, des Cantates, des Héroïdes, des Romances, des Chansons, &c. Je mettrai sous les yeux du Lecteur la Cantate de Mlle. de Louvencourt; elle est peu connue.

Il paroît que le Poëme de Musée a fait naître le Poëme François intitulé, *Phrosine & Mélidore*. Il y a peut-être plus de naturel dans le premier, & plus d'art dans le second. Quelques Critiques mêmes ont prétendu que la démarche hardie de Phrosine n'étoit pas dans la nature, & que les femmes ne sont pas

assez courageuses pour s'exposer à traverser à la nage un bras de mer. Cependant ceux qui connoissent bien le cœur des femmes, savent que rien ne leur est impossible, quand elles aiment, & qu'alors elles osent braver le fer & le feu, & affronter tous les périls & tous les dangers. Quels prodiges n'enfante pas l'Amour! Malgré toutes les critiques, le Poëme de Phrosine & de Mélidore parviendra certainement à la postérité la plus reculée. En effet on reconnoît par-tout la touche légère, délicate & voluptueuse du gentil Bernard. Quel délicatesse! quelle énergie! quelle finesse! quelle volupté, & en même-tems quelle pudeur ingénue

dans les différens morceaux de ce Poëme, qui doit être regardé comme la dernière production d'un Poëte qui écrivoit avec tant d'agrément, & dont les Graces ont souvent dirigé la plume !

Plusieurs personnes ont prétendu que l'Histoire amoureuse d'Héro & de Léandre étoit absolument fausse : d'autres ont soutenu qu'elle est vraie. Tous ces différens Critiques, ce qu'il y a de bien singulier, se servent, pour ainsi dire, des mêmes raisons pour faire valoir leur sentiment, & s'appuyent sur les mêmes faits & les mêmes témoignages (1).

---

(1) Il existe en effet des Médailles sur lesquelles on voit un jeune Nageur, avec ces

Cette diverſité d'opinions ſur un même événement, prouve que nous devons être bien circonſpects, & examiner mûrement les choſes, avant de prendre un parti, & de porter notre jugement. Je vais préſenter au Lecteur le pour & le contre, afin qu'il décide lui-même la queſtion. Je ne ferai qu'abréger les *Remarques* de M. de la Nauze, & les *Réflexions Critiques* de M. Mahudel,

---

mots: *Héro & Léandre*. Le P. Hardouin altère & change un peu cette légende, & trouve alors une leçon bien différente: *la force de l'Homme*. C'eſt ainſi qu'avec un léger changement, dans une ſeule lettre Grecque, le P. Hardouin détruit non-ſeulement l'Hiſtoire d'Héro & de Léandre, mais anéantit encore leur exiſtence & leur nom.

imprimées dans le septième Volume de l'*Académie des inscriptions* ; & je les rapporterai ici d'autant plus volontiers, qu'elles ne peuvent être mieux placées, qu'à la tête de la Traduction du Poëme d'Héro & de Léandre. Je commence par les Remarques de M. de la Nauze, qui rapporte d'abord des passages favorables à son sentiment, tirés d'Ovide, de Virgile, de Lucain, de Silius Italicus, de Martial, de l'Anthologie, &c. & s'exprime ensuite ainsi : » Strabon, dans la Des-
» cription de Seste & d'Abyde,
» fait une mention expresse de la
» Tour d'Héro. Un monument
» public tel que celui-là qui por-
» toit alors le nom d'Héro, est,

» ce me semble, une grande
» preuve de la vérité de l'Histoire
» qu'on racontoit. Pomponius
» Méla, autre Géographe, pres-
» que du même temps, dit
» qu'Abyde étoit célèbre par un
» commerce amoureux, qui avoit
» autrefois éclaté. Cette seule
» expression *autrefois*, fait assez
» sentir qu'on ne regardoit point
» dans ces premiers temps l'His-
» toire de Léandre & d'Héro
» comme un Conte fait à plaisir...
» Ce ne sont jusqu'ici que des
» morceaux détachés, où les
» anciens Auteurs parlent, com-
» me en passant, d'Héro & de
» Léandre; mais nous avons de
» plus leur Histoire décrite fort
» au long, & avec toutes les

» graces de la Poëſie, dans un
» Ecrivain Grec qui porte le nom
» de Muſée. A juger de lui par
» la plupart des autres Poëtes de
» la Grèce, il aura pris la matière
» de ſes vers dans la vérité de
» l'Hiſtoire, & ſans doute embelli
» les circonſtances, ſans en alté-
» rer le fond ..... Muſée écrit
» une aventure qui n'a rien d'im-
» poſſible, & que les Grecs &
» les Latins ont célébrée à l'envi
» les uns des autres. A tous ces
» divers témoignages, on peut
» encore joindre l'autorité des
» anciennes Médailles ; on en
» trouve un grand nombre avec
» des revers, où ſont les noms
» d'Héro & de Léandre, & où
» l'on voit Léandre précédé d'un

» Amour le flambeau à la main,
» nager vers Héro qui est au
» haut d'une Tour. Je sçais
» que les Médailles représentent
» quelquefois des événemens fa-
» buleux, sur-tout quand ils
» regardent l'ancienne Mytho-
» logie qui étoit consacrée par
» la Religion. On cherchoit à
» les transmettre à la postérité,
» ou par le principe d'une piété
» mal entendue, ou par l'intérêt
» qu'on avoit à nourrir la supersti-
» tion des peuples. Pour les faits
» particuliers, tels que celui dont
» nous parlons, quand il n'y a
» ni motif de Religion, ni raison
» d'Etat, ni aucun intérêt apparent
» qui en favorise la supposition,

» il eſt à croire qu'on ne les
» gravoit ſur des Médailles, que
» lorſqu'on les croyoit véritable-
» ment arrivés, & qu'on en
» vouloit éterniſer la mémoire.
» Si les Anciens en usèrent de la
» ſorte à l'égard de l'Hiſtoire
» d'Héro & de Léandre, il faut
» donc qu'ils l'ayent regardée
» comme véritable, fondés ſans
» doute ſur une tradition qu'il
» ne nous appartient pas de
» conteſter. Il eſt vrai qu'on
» ne marque point du tout en
» quel temps cet événement eſt
» arrivé; mais eſt-il ſurprenant
» qu'un fait iſolé, qui n'a de
» rapport ni avec l'Hiſtoire géné-
» rale d'aucun Peuple, ni avec
» l'Hiſtoire particulière d'aucun

» Prince, soit venu jusqu'à nous
» sans son époque particulière ?
» Pour être croyable, c'est assez,
» d'un côté, qu'il soit appuyé sur
» une tradition constante ; & de
» l'autre, qu'il ne sorte point des
» bornes de la vraisemblance. Je
» puis donc conclure que l'Hist-
» toire d'Héro & Léandre est
» revêtue de tous les caractères
» de vérité qu'on peut raisonna-
» blement exiger dans un simple
» événement particulier, & que
» le Savant (1) qui l'a traitée de
» pure fable, a plus donné à ses

(1) Le Père Hardouin. Ce Savant voulut introduire dans l'Histoire un pyrrhonisme universel & absolu, lorsqu'il falloit admettre le doute méthodique, mais sensé de l'immortel Descartes.

» idées singulières, qu'au témoi-
» gnage respectable de l'Anti-
» quité «.

Nous venons de voir un côté de la Médaille; en voici le revers: écoutons présentement M. Mahudel, d'après le Rédacteur de ses *Réflexions Critiques.* » Héro
» étoit une Prêtresse de Vénus
» établie à Seste, & Léandre un
» jeune homme d'Abydos, Villes
» situées à l'opposite l'une de
» l'autre sur les bords de l'Hel-
» lespont, & dans le lieu où le
» Canal est moins large. Léandre,
» pour mieux cacher son com-
» merce avec Héro, passoit &
» repassoit le détroit à la nage
» toutes les nuits, & ses trajets
» furent long-temps heureux;

» mais la mauvaiſe ſaiſon les ayant
» rendus plus difficiles, il périt
» enfin malheureuſement dans les
» flots, & Héro déſeſpérée, ſe
» ſe précipita du haut de ſa Tour.
» M. Mahudel ne croit pas que
» la poſſibilité de ce trajet réitéré
» & continué, puiſſe être ſuppo-
» ſée, & moins encore admiſe
» & ſuffiſamment prouvée, ni
» par l'ancienneté de la tradition,
» ni par le nom des deux Amans,
» qu'on a donné pendant pluſieurs
» ſiècles aux deux Tours élevées
» ſur les bords oppoſés du dé-
» troit, ni par la repréſentation
» d'un Nageur au milieu des flots,
» qui ſe voit ſur les revers des
» Médailles d'Abydos, ni par
» l'autorité des Deſcriptions que

» nous en ont laissées Ovide &
» Musée, & des citations d'une
» infinité d'Auteurs, qui sont
» néanmoins les principales preu-
» ves que M. de la Nauze rap-
» porte de la vérité de ce fait. Ce
» qui les rend suspectes à M.
» Mahudel, est qu'il observe que
» la plupart des Fables ont en
» leur faveur de pareils préjugés,
» nonobstant lesquels elles ne
» perdent point le caractère de
» mensonge dans l'esprit de ceux
» qui en examinent attentivement
» l'origine...... Ce qui seroit donc
» plus capable de donner quelque
» lueur de vérité à l'aventure de
» Léandre & d'Héro, ce seroit
» la possibilité à un homme fort
» & robuste, de renouveller de

» nos jours l'expérience du trajet
» réitéré du courant de l'Helles-
» pont à la nage, dans l'espace de
» deux ou trois heures ; car les
» nuits d'Eté ne donnoient guères
» plus de temps à Léandre pour
» se pouvoir dérober aux yeux
» des hommes. Il n'y auroit point
» d'argument plus fort pour prou-
» ver qu'un Grec auroit pu l'en-
» treprendre du temps d'Héro ;
» mais, pour décider si ce trajet
» seroit possible dans toutes ses
» circonstances, il faut convenir
» de la situation des lieux & de
» l'étendue de mer qu'il y avoit
» à traverser pour parvenir du
» Port d'Abydos, ou de la Tour
» qui en étoit fort près, à celle
» de Sestos, qui étoit à l'autre
» bord.....

» bord..... Abydos, dit Strabon,
» est sur une éminence qui domine
» l'embouchure de la Propon-
» tide; & la partie du détroit
» sur le côté duquel elle est si-
» tuée, n'a que sept stades de lar-
» geur.... Les Ports d'Abydos
» & de Sestos sont éloignés l'un de
» l'autre d'environ trente stades.
» Ceux qui veulent passer d'A-
» bydos à Sestos, côtoyent d'a-
» bord le rivage opposé à Sestos,
» l'espace de cent-neuf stades, en
» tirant jusqu'à une certaine Tour
» qui est vis-à-vis Sestos, & lors-
» qu'ils sont parvenus à cet en-
» droit, ils traversent oblique-
» ment le canal pour éviter la
» force du courant de l'eau «.

» Les conséquences que M.

» Mahudel tire de cette Defcrip-
» tion traduite à la lettre, font,
» 1°. qu'il n'eft pas vrai que les
» Villes d'Abydos & de Seftos
» fuffent fi directement oppofées,
» qu'on eût pu tirer de celle-ci
» à celle-là, ni des Tours qui
» leur étoient voifines, une ligne
» droite qui n'eût décrit qu'un
» efpace de fept ftades, & qu'au
» contraire la ligne à tirer d'un
» de ces lieux à l'autre, n'ayant
» pu être diagonale, elle auroit
» décrit une diftance de trente
» ftades; ce qui au lieu de huit
» cent foixante-quinze pas géo-
» métriques, auxquels fe réduifent
» les fept ftades, en auroit produit
» trois mille fept cent cinquante,
» en prenant même (fi on l'eût
» pu) fa route fuivant cette

» dernière direction, pour le
» trajet d'un de ces lieux à
» l'autre «.

» 2°. Qu'il falloit que ce trajet,
» quoique court, ne laissât pas
» d'être très-difficile pour les
» bâtimens mêmes, à cause des
» courans qui se trouvent dans
» le Canal, & des vents contraires
» qui y régnent presque toujours,
» puisque c'est précisément l'en-
» droit où Hérodote marque que
» périt la flotte de Xercès, &
» qu'on étoit obligé de louvoyer
» quelque temps avant que de
» tenter le trajet, ce qui alon-
» geoit encore de beaucoup le
» chemin «.

» 3°. Que quand le Nageur
» d'Abydos auroit choisi, pour

» arriver au pied de la Tour de
» Seſtos, l'endroit du bord direc-
» tement oppoſé, qui n'eût décrit
» qu'une ligne de ſept ſtades, il
» n'auroit pu traverſer le canal
» ſans prendre les mêmes pré-
» cautions que les Pilotes : au lieu
» de ne parcourir qu'une route
» de huit cent ſoixante-quinze
» pas, il auroit été obligé d'en
» parcourir une au moins du
» double, qui eût produit plus
» de trois quarts de lieue ; en
» ſorte qu'en doublant encore
» cette diſtance pour ſon retour
» ſubit, ſon trajet auroit été de
» plus d'une lieue & demie (1) «.

---

(1) Mylady Montagute va répondre pour moi à M. Mahudel. Voici comme elle s'ex-

Il y auroit peut-être bien des réflexions à faire sur toutes les conséquences que tire M. Mahudel du passage de Strabon ; je

---

prime dans ses *Lettres*, seconde Partie, p. 149 & 151. » Le lendemain à cinq heures » du matin, nous jettâmes l'ancre dans » l'Hellespont, entre les Forts de *Sestos* & » d'*Abydos*, qu'on nomme à présent les » Dardanelles. Ce sont deux petits Forts » très-anciens ; mais ils ne sont pas beau- » coup importans aujourd'hui : ils sont com- » mandés par un terrein fort élevé.. à présent » que j'ai vu ce détroit, je ne regarde plus » l'avanture de Léandre comme impossible, » ni le pont de bateaux que Xercès fit cons- » truire comme une merveille. Il est si étroit, » qu'il n'est pas étonnant qu'un jeune Amant » ait entrepris de le passer à la nage ; ni » qu'un Roi ambitieux ait tenté de le faire » traverser par son Armée ; mais il est si » sujet aux tempêtes, qu'il l'est encore » moins que l'Amant ait été noyé & le pont » détruit «.

dirai ſeulement que ce Critique n'avoit pas l'ame ardente & enflammée d'amour, lorſqu'il combinoit tous ces calculs froids & géométriques. Un jeune homme tout bouillant de paſſion ne connoît point les obſtacles, s'y expoſe les yeux fermés, les affronte, périt quelquefois en voulant les franchir, & ſouvent auſſi les ſurmonte, & ſort victorieux des entrepriſes les plus téméraires & les plus périlleuſes.

Aut mihi continget felix audacia ſalvo :
Aut mors ſolliciti finis amoris erit.

OVID. LÉAND. HÉR.



HERO ET LEANDRE.

Léandre a vaincu la Nature ;
Un Dieu l'éclaire & le conduit
Aux portes d'une Tour obſcure,
Où la volupté l'introduit.

L. C. D. B.

MUSE, chante ce flambeau qui éclairoit des amours cachés dans l'ombre de la nuit ; ce jeune homme fendant les flots de la mer pour s'unir à ſon Amante ; cet hymen nocturne que l'immortelle Aurore ne vit jamais ! Célèbre *Seſtos* & *Abydos*, où Héro & Léandre goûtoient furtivement les délices de leur union ſecrete ! chante ce flambeau, précurſeur de leur amour ! Le ſouverain

Jupiter auroit dû placer cette lumière bienfaisante parmi les Astres, & la nommer l'Etoile brillante des Amans, pour avoir été utile à deux jeunes cœurs livrés à de tendres inquiétudes, en leur annonçant au milieu des ténèbres l'heure du plaisir, avant que les Aquilons impétueux eussent fait sentir leur souffle ennemi. O Muse (1), rappelle en même-temps dans mes vers la mort funeste de Léandre, & l'instant fatal où ce flambeau s'éteignit.

---

(1) Muse plaintive, ô toi, qui fais répandre
Ces pleurs touchans, délices d'un cœur tendre ;
Des vrais Amans, toi qui peins le malheur,
Donne à ma voix l'accent de la douleur....
Toi, qui chantois Léandre & son trépas,
Sur ce rivage où l'Amour pleure encore,
Chante avec moi.....

Poëme de PHROSINE ET MÉLIDORE.

Les Villes de *Seſtos* & d'*Abydos* étoient bâties l'une vis-à-vis de l'autre, ſur les bords de la mer (1). Un jour Cupidon tend ſon arc, lance une fléche, & embraſe le cœur de l'aimable Léandre & de la jeune Héro. Cette Beauté demeuroit à *Seſtos*, & ſon Amant dans *Abydos*. Ces deux Aſtres nouveaux brilloient d'un éclat pareil, & formoient le plus bel ornement de ces deux Villes (2).

(1) *Abydos*, Ville d'Aſie, & qui n'eſt ſéparée de l'Europe que par le détroit des Dardanelles. *Seſtos* eſt bâtie vis-à-vis, & à l'oppoſite, de l'autre côté de ce même détroit. La poſition de ces deux Villes eſt très-remarquable ; on peut leur appliquer à juſte titre ce vers de Voltaire :

Lieux où finit l'Europe & commence l'Aſie.

(2) Ses vrais tréſors étoient deux cœurs fidèles.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

Si jamais vous paſſez dans ces lieux, cherchez la Tour où Héro ſe tenoit autrefois, un flambeau à la main, pour guider Léandre à travers les flots: allez viſiter le détroit retentiſſant de l'antique *Abydos* : il déplore encore aujourd'hui l'amour & le trépas de l'infortuné Léandre.

Mais comment Léandre qui habitoit dans *Abydos*, a-t-il pu s'enflammer pour Héro, & rendre en même-temps ſenſible à ſon amour cette jeune Beauté?

La charmante Héro, iſſue d'un ſang illuſtre, étoit Prêtreſſe de Vénus. Comme elle n'avoit pas ſubi le joug de l'Hymen, ſes parens inquiets la faiſoient loger dans une Tour élevée ſur le rivage de la mer. Ses charmes égaloient ceux de la Reine de Cythère: c'étoit une autre Vénus. Sa pudeur & ſa chaſteté l'empêchoient de ſe trouver avec pluſieurs femmes réunies enſemble : jamais elle ne paroiſſoit au milieu

des danſes voluptueuſes des jeunes perſonnes de ſon âge : elle évitoit avec ſoin les traits perçans de la jalouſie : (car les femmes ſont ordinairement jalouſes de la beauté de celles de leur ſexe).

Héro offroit tous les jours des ſacrifices à Vénus, & faiſoit ſouvent des libations à Cupidon, afin de ſe rendre propices & favorables ces deux Divinités. Elle redoutoit également & les fléches brûlantes du fils, & la colère terrible de la mère. Vœux ſuperflus ! Soins inutiles ! Héro ne put éviter les traits enflammés de l'Amour.

Déjà l'on touchoit à la fameuſe journée où les Habitans de *Seſtos*, célébroient avec beaucoup de pompe & d'appareil la Fête de Vénus & d'Adonis. Tous les peuples des Iſles les plus éloignées y accoururent en foule. Les uns s'y rendirent d'Emonie, les autres de Cypre. Les femmes de Cythère, celles

qui dansent sur le sommet du Liban couronné de bois odoriférans, abandonnèrent leurs Villes pour s'y trouver. Les Habitans de Phrygie, ceux d'*Abydos*, ville voisine, se rassemblèrent aussi à *Sestos*; enfin on y vint de toutes les contrées. Les jeunes gens amoureux y parurent des premiers. Dès qu'ils entendent parler d'une Fête célèbre, ils y courent, ils y volent aussi-tôt, non pas tant pour faire des sacrifices aux Dieux immortels, que pour contempler les charmes des jeunes Beautés rassemblées dans ces jours solemnels.

La jeune Héro s'avance majestueusement au milieu du Temple. Un doux rayon éclatoit dans ses beaux yeux: tous les attraits brilloient sur son visage voluptueux. Elle ressembloit à l'Aurore naissante. Ses joues d'albâtre offroient, au-dessous de ses belles paupières, la couleur purpurine d'un jeune bouton de rose qui s'entr'ouvre.

Vous eussiez dit que sa peau blanche & vermeille étoit une prairie couverte de roses nouvelles. Lorsque cette jeune Prêtresse marchoit, sa robe flottante laissoit entrevoir des roses à ses pieds (1). Un essaim de graces embellissoit tous ses traits. Les anciens Poëtes n'avoient imaginé que trois Graces : quelle erreur ! Quand Héro vouloit sourire, mille graces animoient ses yeux enchanteurs. Vénus, il faut en convenir, avoit une Prêtresse bien digne d'elle !

---

(1) Il y a mot-à-mot dans le Grec : *Les roses brilloient aux talons de la jeune fille, vêtue d'une robe blanche.* Ceux qui connoissent le costume & la chaussure des femmes Grecques ne seront point surpris de ce détail du Poëte. Rien n'est plus délicat & plus agréable que ce portrait d'Héro. Depuis la tête jusqu'aux pieds, cette jeune personne n'est que lis & roses : elle réunit tous les charmes, toutes les graces, & tous les attraits. Cette esquisse du Poëte grec l'emporte sur le

En effet, la beauté d'Héro effaçoit celle de toutes les autres femmes. Elle

---

portrait de Phrosine, dans lequel on remarque trop d'art & trop de recheche. Le voici :

Là, dans le sein d'une illustre famille
Des Favantins on voit briller la fille.
Peindrois-je, ô Dieux! sa grace & ses attraits!
Que l'art fécond forme les plus beaux traits :
Qu'il embellisse, exagère, imagine,
Il rend Vénus & ne rend pas Phrosine.
Son ame étoit le pur soufle des Dieux.
Un doux rayon éclatoit dans ses yeux.
Son âge heureux sortoit de son Aurore :
C'étoit le teint & la taille de Flore ;
C'étoit d'Hébé le sourire vainqueur,
Et cette voix, l'écho touchant du cœur ;
Son cœur enfin fut le don trop funeste
Qui couronna, mais perdit tout le reste.
Longtems l'Amour, tremblant à ses genoux,
En fit l'espoir & le tourment de tous :
Dans son Carquois ses traits dormoient encore,
Mais à Phrosine il fit voir Mélidore.

ſembloit être elle-même une autre Vénus. Ses charmes firent impreſſion ſur le cœur de ces tendres Amans. Tous deſiroient d'avoir pour épouſe cette aimable Prêtreſſe. Héro fixoit ſur elle tous les regards, & enchaînoit l'eſprit & le cœur de ceux qui la voyoient marcher légèrement dans ce Temple majeſtueux.

Un jeune homme ravi des appas d'Héro, prononce dans l'inſtant ces mots : » J'ai été à *Sparte ;* j'ai viſité » *Lacédémone*, où l'on reçoit tous les » jours le prix de la beauté ; mais je » n'ai jamais vu une jeune fille auſſi » belle, auſſi tendre, auſſi charmante. » Vénus a ſans doute pour Prêtreſſe la » plus jeune des Graces. Je me ſuis » laſſé en la regardant ; mais je n'ai » pu me raſſaſier encore de la contem- » pler. Pour partager une ſeule fois » avec Héro ſon lit voluptueux, je » conſentirois à mourir auſſitôt après

» un tel bonheur. Si je possédois pour
» épouse cette Beauté touchante, je
» ne desirerois pas alors d'être placé
» au rang des Dieux dans l'Olympe.
» O puissante Cythérée, s'il ne m'est
» pas permis de m'unir à ta chaste
» Prêtresse, accorde-moi donc une
» épouse ornée des mêmes attraits! «
La plupart des jeunes gens tiennent le même langage passionné. Plusieurs gardent le silence, & cachent intérieurement leur plaie récente; mais les charmes d'Héro les troublent tous & les agitent.

Infortuné Léandre, ta blessure fut la plus profonde! Quels combats s'élevèrent alors dans ton ame? Quand tu apperçus cette jeune Beauté, tu ne t'imaginois pas que ton cœur alloit être déchiré par des traits invisibles. Blessé par des fléches brûlantes, & vaincu soudain, tu ne veux plus vivre si tu ne deviens l'époux d'Héro. Chaque

regard que tu portes ſur elle, augmente l'ardeur qui te dévore, & embraſe ton cœur d'une paſſion invincible. En effet une Beauté parfaite perce plus promptement qu'une flèche rapide, le cœur des tendres mortels. D'abord l'œil eſt frappé; enſuite le trait fatal pénètre au fond de l'ame, & y cauſe des bleſſures cruelles.

Léandre reſſent en même-tems les effets du raviſſement & de la témérité, de la crainte & du reſpect. Il tremble intérieurement; mais la pudeur le retient, & l'enchaîne encore. Ses regards ſurpris & enchantés errent avidement ſur les charmes d'Héro. Enfin l'excès de ſon amour fait diſparoître ſa timidité. Cet Amant devient tout-à-coup téméraire, audacieux: il s'avance doucement, & va ſe placer vis-à-vis de la Beauté qu'il adore, lance ſecretement ſur elle des regards ſéducteurs, & entraîne ainſi dans

l'erreur, par des ſignes muets, l'eſprit de la jeune Prêtreſſe (1).

Héro qui voit la paſſion ſecrete qu'elle

---

(1) De leurs regards partit un double éclair,
Pareil à ceux qui ſe croiſent dans l'air.
Rapide élan, tendre accord, bien ſuprême,
Moment d'extaſe, où l'on plaît, comme on aime.
Ce fut aux jeux qu'on célébroit au Port,
Qu'Amour, en eux, montra ce doux rapport....
Mille Beautés, dans ces fêtes brillantes,
Voguoient en mer ſur des barques galantes.
Phroſine y vint; Mélidore y courut;
Pour eux la fête auſſitôt diſparut;
Sans ſe parler, leurs regards s'entendirent;
De leurs tranſports, leurs ames s'applaudirent.
Tout le progrès, tout l'effet que produit
Le cours du temps, d'un inſtant fut le fruit;
Le tendre aveu de leur commune atteinte,
Fait ſans détour, fut écouté ſans feinte.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

inſpire eſt enchantée du triomphe de ſes charmes, baiſſe ſouvent ſon voile ſur ſon viſage, répond de ſon côté à Léandre par des geſtes dérobés, & découvre enſuite ſon front d'albâtre. Léandre s'appercevant qu'Héro connoît ſon amour, & ne le dédaigne pas, s'en réjouit au fond de l'ame.

Pendant que Léandre attend avec impatience le retour de la nuit, le Soleil, au bout de ſa carrière, ſe plonge dans l'Océan, & l'Etoile de Vénus, cette meſſagère des ténèbres, brille au haut des Cieux. Léandre voyant les ombres les plus épaiſſes répandues ſur la terre, devient plus hardi, & plus entreprenant, s'approche plus près de la Prêtreſſe, lui ſerre amoureuſement ſes doigts de roſes, & ſoupire tendrement. Héro paroît courroucée, retire bruſquement ſa belle main, & garde un profond ſilence.

Léandre s'étant apperçu qu'Héro eſt

émue & indécise, la saisit aussitôt hardiment par sa robe éclatante, & veut la conduire dans l'endroit le plus écarté de ce Temple auguste. La jeune Prêtresse le suit lentement, & comme à regret, &, selon l'usage de celles de son sexe, elle adresse à Léandre ces paroles menaçantes: » Etranger, quelle » est ta fureur insensée? Malheureux, » pourquoi m'entraîner ainsi? Je suis » vierge : change de dessein! Laisse » ma robe! Evite la colère redoutable » de mes riches parens! Il ne t'est pas » permis de porter une main téméraire » sur une Prêtresse de Vénus! il est » d'ailleurs difficile, & même imprudent » de vouloir pénétrer dans le lit » d'une jeune fille «. Héro menace Léandre en ces termes, langage ordinaire des jeunes Amantes.

Léandre ayant entendu ces menaces foudroyantes, connoît qu'Héro est enfin devenue sensible à son amour

(Quand les femmes en effet tonnent, éclatent contre leurs Amans, leur fureur & leur courroux font un aveu tacite d'une tendresse mutuelle.) Dans l'instant, Léandre couvre de baisers le cou d'albâtre d'Héro qui exhale les plus doux parfums, & prononce en même-temps ces paroles que lui dicte son amour véhément : » O ma chere Vénus ! ô ma » tendre Minerve, toi que j'adore le » plus après ces deux Déesses ! (Je ne » te regarde point comme une simple » mortelle, mais je te compare aux » filles du puissant Jupiter.) Heureux » celui à qui tu dois le jour ! Heureuse » la mère qui t'a donné naissance, & » trois fois heureux les flancs qui t'ont » portée ! Ecoute favorablement ma » prière ! Prends pitié de mon amour » invincible ! Comme Prêtresse de Vé» nus, livre-toi aux plaisirs de Vénus ! » laisse-toi persuader ! viens te soumettre

» aux loix de l'Hymen, imposées par
» cette Déesse ! Une jeune Vierge ne
» peut être la Prêtresse de la Reine de
» Cythère ! Vénus ne voit pas d'un œil
» favorable les jeunes filles. Si tu veux
» connoître ses vraies cérémonies, &
» ses loix respectables, l'Hymen & le
» lit nuptial te les apprendront. Si tu
» aimes Vénus, chéris aussi la douce
» loi des amours qui inondent l'ame
» d'un torrent de délices. Reçois-moi
» pour ton esclave, ou, si tu le pré-
» fères, pour un Epoux que Cupidon
» a sçu t'asservir, en le perçant de ses
» fléches victorieuses ! C'est ainsi qu'au-
» trefois Mercure, armé de son caducée
» d'or, enchaîna l'intrépide Hercule
» aux pieds de la jeune Omphale.
» Vénus elle-même m'a guidé vers
» toi ; ce n'est point le prudent Mercure
» qui m'amène en ces lieux. Tu con-
» nois sans doute l'histoire d'Atalante?
» Pour conserver sa virginité, cette

» fille dédaigneuse refusa d'entrer dans
» le lit de Milanion qui l'idolâtroit.
» Vénus, irritée de ce refus, remplit le
» le cœur d'Atalante de l'amour le plus
» violent pour celui qu'elle avoit au-
» paravant dédaigné. Héro, toi que
» j'adore, consens à mes desirs, &
» laisse-toi attendrir par mon amour,
» de peur d'exciter la colère de Vénus!

Ainsi parle Léandre : Ses discours éloquens persuadent Héro malgré elle, font naître l'amour au fond de son ame, & séduisent son cœur. Cette jeune Beauté interdite & muette, tient ses regards baissés, cache son visage que la pudeur colore d'une rougeur éclatante, marche doucement, & recouvre souvent ses belles épaules. Tous ces signes annonçent un amour réciproque. Le silence d'une fille prouve qu'elle consent intérieurement à partager les plaisirs de l'Hymen, & qu'elle ressent vivement l'aiguillon

de l'amour, toujours mêlé d'amertume & de douceur. De même la jeune Héro avoit le cœur embrasé d'une douce flamme, & les charmes de l'amoureux Léandre captivoient, enchaînoient tous ses sens. Tandis qu'elle fixoit ainsi ses regards vers la terre, Léandre, les yeux enflammés d'amour, ne pouvoit se lasser d'admirer le cou tendre & délicat de cette Prêtresse.

Héro inonde de pleurs ses belles joues colorées par la pudeur, &, après un long silence, elle adresse enfin ces douces paroles à Léandre : » Etranger, » tes discours pourroient attendrir les » rochers mêmes ! Qui t'a enseigné » l'art de cette éloquence séduisante ? » Malheureuse que je suis, quel Dieu » t'a conduit dans ma Patrie ! Mais tu » me parles en vain ! En effet, com- » ment partagerois-je ta passion ? Tu » n'es qu'un Etranger errant & vaga- » bond, auquel je ne puis accorder

» ma

» ma confiance. Nous ne pouvons être » unis publiquement par les liens sacrés » de l'Hymen. Mes parens n'y consenti- » ront jamais. Quand tu voudrois rester » ici comme un fugitif inconnu, tu ne » pourrois encore, même au milieu » des ténébres, cacher ton amour aux » yeux de mes surveillans. D'ailleurs » les hommes sont naturellement portés » à la raillerie & à la curiosité. Ce que » l'on fait dans le silence & dans le » secret est bientôt découvert & divul- » gué (1). Apprends-moi sans dégui- » sement ton nom, & quelle est ta » Patrie. Pour moi, je ne veux rien

---

(1) A leur malignité rien n'échappe, & ne fuit :
Un seul mot, un soupir, un coup d'œil nous trahit ;
Tout parle contre nous, jusqu'à notre silence.

ŒDIPE DE VOLTAIRE.

» te céler ; je porte le nom célèbre
» d'Héro : une Tour fameuse & élevée
» me sert de demeure : j'ai pour toute
» compagnie une seule suivante : mes
» parens tristes & chagrins m'ont choisi
» cette habitation sur les bords pro-
» fonds de la mer, à l'opposite, &
» vis-à-vis de *Sestos*. Je n'ai près de
» moi aucunes compagnes de mon âge,
» & je n'apperçois jamais les danses
» légères des jeunes gens. Un bruit
» importun, causé par les flots agités,
» retentit nuit & jour à mes oreilles «.
Héro, ayant ainsi parlé, cache sous son voile ses joues de roses, & la pudeur se réveillant dans son ame, elle s'accuse bientôt elle-même, & condamne ses discours.

Léandre, blessé des traits perçans de Cupidon, médite en lui-même comment il pourra livrer le combat amoureux. L'Amour, fertile en ruses, dompte les mortels avec ses fléches,

& guérit ensuite les blessures qu'il fait. Tout reconnoît l'empire de l'Amour. Ce Dieu donne des conseils aux Amans soumis à ses loix. Il n'abandonna pas Léandre dans une circonstance aussi délicate, & vint bientôt à son secours. Ce jeune téméraire, devenu plus hardi, rompt le silence en soupirant, & tient à Héro ce discours artificieux : » Jeune » Prêtresse, mon amour pour toi me » fera traverser la mer, quoique agitée. » Fût-elle brûlante, enflammée, ina- » bordable, je la franchirois toujours ! » Je ne redoute point les flots en cour- » roux, & je dédaigne le bruit reten- » tissant des vagues, lorsque je dois » être admis dans ta couche nuptiale. » Devenu ton Epoux, je m'élancerai » toutes les nuits dans les ondes, & je » passerai à la nage le détroit rapide de » l'Hellespont ; car je suis de la Ville » d'*Abydos*, peu distante de celle-ci. » Tu me présenteras seulement un

» flambeau du haut de la Tour élevée !
» comme je serai le vaisseau de l'Amour,
» ta lumière me servira d'étoile au mi-
» lieu des ténèbres ; je fixerai sur elle
» mes regards, & je ne les tournerai
» point du côté du Bootes près de se
» coucher, ni de l'affreux Orion, ni du
» Chariot. J'aborderai alors heureuse-
» ment sur les rivages fortunés de ta
» Patrie (1). Mais, Héro, prends bien

---

(1) L'Art & l'Amour m'ont soumis cet
abîme.
Je franchirai cet obstacle odieux.
Demain, quand l'ombre aura voilé les Cieux,
Sur le sommet de ton rocher aride,
Fais voir au loin un fanal qui me guide.
J'en ai connu les entours & l'abord.
Veille sans crainte, attends-moi sur le bord ;
Et tu verras sur la rive écumante,
Seule à la nage aborder ton Amante.
L'espoir, l'Amour, son Astre & les Zéphirs
Me conduiront au port de mes plaisirs.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

» garde que le souffle impétueux de
» Borée n'éteigne cette lumière qui doit
» me guider sur les flots ; je perdrois
» aussi-tôt la vie ! Si tu veux sçavoir en-
» fin qui je suis, le voici : Je m'appelle
» Léandre, l'Epoux de la belle & char-
» mante Héro «.

C'est ainsi que ces deux jeunes Amans forment le projet de s'unir par un hymen clandestin, & se promettent mutuellement de goûter pendant la nuit, à l'aide d'un flambeau allumé, les plaisirs de l'amour conjugal. Après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour leur union nocturne, ils furent contraints, quoiqu'à regret, de se séparer. Héro se retire, & Léandre dirige sa course vers les hautes murailles d'*Abydos* ; &, de peur de s'égarer au milieu des ténébres, il porte ses regards sur le fanal placé au haut de la Tour.

Comme ces deux jeunes Amans

desirent également de se livrer une nuit entière aux combats secrets des Epoux, ils souhaitèrent bien des fois le retour de l'obscurité, si favorable aux doux mystères (1).

Déjà la nuit déployoit son voile azuré, & apportoit le sommeil à tous les mortels, excepté à l'amoureux

---

(1) Sur l'autre bord, l'Amante qu'il adore,
De tous ses vœux fatiguant les Zéphirs,
Pressoit la nuit d'avancer ses plaisirs.....

PHROSINE ET MÉLIDORE.

O nuit ! favorisez mes désirs amoureux.
Pressez l'Astre du jour de descendre dans l'onde.
Je ne troublerai plus, par mes cris douloureux,
Votre tranquillité profonde.
Le charmant objet de mes vœux
N'attend que vous pour rendre heureux
Le plus fidèle Amant du monde.

QUINAULT- OPÉRA DE ROLAND.

Léandre. Cet Amant attendoit ſur le rivage de la mer mugiſſante le ſignal de ſon brillant hymenée, & tâchoit de découvrir le flambeau funeſte qui devoit annoncer de loin ſes plaiſirs ſecrets.

Héro voyant les ténèbres épaiſſes & obſcures de la nuit répandues ſur la terre, allume le flambeau. Il répandoit à peine une foible lumière du haut de la Tour, que Cupidon enflamma le cœur de l'impatient Léandre. Tandis que le fanal brille, ce jeune Amant brûle & ſe conſume (1).

---

(1) Déja dans l'onde achevant ſa carrière,
L'Aſtre brillant éteignoit ſa lumière;
Quand ſur ces mers Phroſine ouvre les yeux
Pour voir un Aſtre encor plus radieux.
L'air étoit calme, & la vague tranquille
Applaniſſoit ſa ſurface mobile;
Sur l'horizon la Lune en renaiſſant,
Bornoit ſon orbe au feu de ſon croiſſant.

Lorsque Léandre entend les mugissemens horribles des vagues mutinées, il est d'abord saisi de crainte & de frayeur; mais, reprenant peu à peu courage, il s'adresse à lui-même ces paroles, pour rassurer ses esprits effrayés : » L'Amour » est un Dieu impérieux : la mer est un » élément indomptable ; mais, après » tout, la mer n'est que de l'eau; tandis » que les feux de l'amour me brûlent » intérieurement. Mon cœur, rassemble » donc tous tes feux : ne crains point » cet amas immense d'eau! Seconde ma » passion ! pourquoi redouter ces va» gues impétueuses ! Ignores-tu que » Vénus a pris naissance au sein des » mers, & qu'elle a un pouvoir souve-

---

D'autres clartés ne brilloient pas encore :
Déjà Phrosine accusoit Mélidore
Lorsqu'un rayon de l'amoureux fanal
De son bonheur lui montra le signal.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

» rain ſur les ondes, & ſur nos propres » tourmens? «

Il dit, & auſſi-tôt il découvre ſes membres délicats, met ſes vêtemens autour de ſon cou, s'élance du rivage, ſe précipite dans les flots, & nage toujours vers le flambeau étincelant (1). Il eſt à la fois le pilote, ſa charge & le vaiſſeau.

Lorſque des vents contraires ſoufflent avec impétuoſité, Héro couvre avec un pan de ſa robe la lumière qu'elle tient au haut de ſa Tour, juſqu'à ce que Léandre, accablé de fatigue, aborde ſur le rivage. La jeune Prêtreſſe embraſſe alors en ſilence, à l'entrée de ſa priſon iſolée, ſon Epoux tout hors d'haleine, & dont les cheveux ſont encore mouillés & couverts de l'écume de la mer. Elle

(1) Sa main dépouille auſſitôt ſa parure;
Et l'art banni rend tout à la nature.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

le conduit enſuite dans l'endroit où eſt placé le lit, témoin diſcret de ſes appas. Là Héro fait baigner Léandre, le parfume d'eſſence de roſes odorantes, & diſſipe ainſi l'odeur déſagréable de l'onde ſalée.

Dès qu'ils furent couchés dans ce lit ſuperbe, Héro enlace ſes bras voluptueux autour de Léandre, encore tout haletant, & lui adreſſe ces douces paroles : » Cher Epoux, jamais » aucun autre Amant n'eſſuya autant » de fatigues ! Tu viens de ſouffrir » des peines incroyables ! Tu as aſſez » lutté contre l'onde amère, & ſenti » l'odeur importune des flots agités ! » Oublie maintenant tes travaux entre » mes bras ! Viens, cher Epoux, te » repoſer ſur mon ſein » ! Ainſi parle Héro, & Léandre délie auſſi-tôt la ceinture de la jeune Prêtreſſe, & ces deux Amans ſe livrent aux plaiſirs de l'aimable Vénus. On ne danſa point à

ces noces : on ne chanta point d'Hymnes près du lit nuptial : aucun Poëte ne célébra par un Epithalame cette belle union : le lit ne fut point éclairé par des flambeaux : les jeunes gens ne formèrent aucune danse légère, & les parens respectables ne chantèrent point à cet Hymenée : la couche nuptiale fut préparée dans le silence, à l'heure favorable aux tendres combats : le voile de la nuit fut le seul ornement de la jeune Epouse, & l'on ne fit point retentir ces mots : *io Hymen ! io Hymenée !* Les ténèbres seules favorisèrent ces deux Amans ; & jamais l'Aurore ne vit Léandre couché dans ce lit si célèbre. Tous les matins cet Epoux s'en retournoit avant le jour vers les murs d'*Abydos*, le cœur toujours rempli du desir insatiable de revoler bientôt à ses amours nocturnes.

Héro, vêtue d'une longue robe, savoit tromper ses parens : le jour

c'étoit une chaste Prêtresse, & la nuit elle se livroit aux plaisirs de l'Hymen.

Souvent ces deux jeunes Epoux souhaitèrent que le Soleil en commençant sa carrière, fût sur le point de la finir. Ils avoient l'art de cacher toute la violence de leur passion, afin de goûter pendant la nuit les délices de l'Amour. Mais leur bonheur s'éclipsa bientôt, & leur Hymen dura peu de temps; leur sort dépendoit en effet d'un élément trop orageux.

Quand la saison rigoureuse de l'Hiver est arrivée, les vents impétueux grondent horriblement, agitent, soulèvent les flots, bouleversent les mers jusques dans leurs plus profonds abîmes, apportent les nuages & les tempêtes, & déployent toute leur rage sur l'Océan. Le Nautonnier prudent met alors ses vaisseaux en sûreté dans le Port: mais la crainte de la mer follement irritée ne put te retenir, intrépide & amoureux

Léandre ! Les vagues en courroux ne purent t'intimider, lorſque le flambeau perfide & cruel t'offrit du haut de la Tour ſa lumière accoutumée, & te rappella l'heure de tes plaiſirs !

L'infortunée Héro auroit bien dû ſe priver de Léandre pendant la ſaiſon des noirs frimats, & ne point allumer le ſignal qui alloit détruire pour toujours une union de ſi courte durée ! Mais l'Amour & le Deſtin l'entraînoient impérieuſement vers ſa perte. Trompée par ces deux Divinités aveugles, ce n'eſt plus, hélas ! le flambeau de l'amour qu'elle préſente, c'eſt une torche funèbre (1).

La nuit avoit ramené les ténèbres : les vents déchaînés ſoufflent avec

---

(1) De ce flambeau fatal
Qui doit ſervir de perfide ſignal....
Fuis ce rayon ; c'eſt l'aſtre de la mort.
PHROSINE ET MÉLIDORE.

impétuosité, s'entrechoquent dans les airs, & fondent tous ensemble sur le rivage de la mer, & le font retentir au loin de leurs sifflemens horribles. Léandre encouragé par l'espérance de se réunir bientôt à sa tendre Epouse, s'élance dans la mer, est porté, roule sur le dos des vagues mugissantes. Les flots sont poussés par des flots qui leur succèdent, & forment des montagnes humides. Bien-tôt l'onde turbulente s'élève jusques aux Cieux : la terre tremble de toutes parts : Zéphir, l'affreux Borée, tous les Aquilons fougueux, se livrent des combats terribles sur la plaine liquide, & y font sentir les effets de leur fureur : un bruit effrayant & épouvantable sort du gouffre profond & retentissant de la mer agitée.

Léandre souffre horriblement pendant cette furieuse tempête. Il adresse

ſouvent ſes prières à Vénus, née au ſein des ondes, & à Neptune le Souverain des flots. Il n'oublie pas Borée; il lui rappelle le ſouvenir de la Nymphe Orithye (1). Vaines prières! Aucune de ces Divinités ne le ſecourut dans cet inſtant fatal, & l'Amour lui-même ne détourna pas les ciſeaux de la Parque.

Léandre briſé par le choc redoublé de vagues accumulées, flotte à leur gré, & devient leur triſte jouet. Ses pieds laſſés perdent leur force; ſes bras épuiſés par leur mouvement con-

(1) Voici une Epigramme ſingulière d'Etienne Foradel.

Ondes, ſouffrez, diſoit l'Amant Léandre,
Que vers Héro j'aborde ſûrement;
Et ſi je puis entre ſes bras me rendre,
Au revenir me noyez ſeulement.

tinuel, reſtent immobiles (1). Les flots de cette mer indomptable entrent dans ſa bouche : il avale malgré lui une eau funeſte, & pour comble d'infortune, le ſouffle cruel des Aquilons éteint le flambeau perfide, tranche & détruit en même-temps la vie & les amours du malheureux Léandre.

Héro les yeux fixés ſur les flots, ſemble diriger encore la courſe de ſon Amant. Son ame inquiéte eſt en proie aux plus cruels ſoupçons. L'Aurore commence enfin à paroître : Héro n'apperçoit point ſon Epoux. Elle porte çà & là ſes regards avides ſur la vaſte étendue de la mer, pour découvrir ſi Léandre, privé de la lumière du flambeau, n'erre point ſur les ondes. O

(1) Trop de frayeur, de fatigue & d'efforts
Avoient hélas ! épuiſé ſes reſſorts.
PHROSINE ET MÉLIDORE.

ſpectacle douloureux ! Cette Amante déſolée voit au pied de ſa Tour ſon cher Epoux inanimé, & déchiré par les pointes des rochers. A cette vue, elle met en pièces le voile brillant qui couvre ſon ſein d'albâtre, jette un cri aigu, & ſe précipite auſſi-tôt dans la mer (1). Ainſi périt Héro après la

---

(1) Il tient en vain, dans cette nuit cruelle,
Ses yeux ouverts, ſes fanaux allumés ;
Il a perdu les vœux qu'il a formés.
L'Iſle d'Amour n'a pas vu ſa Déeſſe :
Mille ſoupçons allarment ſa tendreſſe.
Il va s'en plaindre au fatal élément ;
Il en approche. O frayeur d'un Amant !
Ma main friſſonne à tracer cette image ;
Il voit flotter un corps près du rivage.
L'effroi, l'amour précipitent ſes pas
Vers ce jouet de l'onde & du trépas.
Quel coup de foudre ! ô Ciel ! c'eſt ſon Amante
Qu'à ſes pieds roule une vague écumante.

mort déplorable de ſon Epoux ; & le plus grand des malheurs réunit enfin pour toujours ces deux Amans fidèles.

C'eſt elle.... Il tombe, immobile, éperdu,
Sur cet objet dans le ſable étendu....
Tout eſt glacé, la Parque eſt aſſouvie....
Près d'expirer, le dernier de ſes vœux
Eſt qu'un tombeau les uniſſe tous deux.
Pour couronner cette union fidelle,
De ſa ceinture il s'enchaîne avec elle.
La mort ainſi ne peut m'en arracher.
Il dit, s'élance & tombe du rocher.
L'onde engloutit ſa proie infortunée,
Qui reparut vers Meſſine étonnée,
Où l'on grava tous ces événemens
Sur un tombeau commun à ces Amans.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

VOICI quelques morceaux de la Traduction de Marot, dont j'ai déjà parlé : on les lira avec plaisir.

. . . .

Ero, jadis pleine de bonne grace,
Née de riche & de gentille race,
Etoit Nonnain à Vénus dédiée;
Et se tenoit, vierge, & non mariée,
En une Tour dessus la mer assise,
Où ses parens bien jeune l'avoient mise.
C'étoit de vrai une Vénus seconde :
Mais si honteuse & chaste, que le monde
Lui déplaisoit, & tant s'en absenta,
Qu'onc l'assemblée aux femmes ne hanta :
Et davantage aux lieux jamais n'alloit
Où la jeunesse amoureuse balloit,
Ni aux festins, ni à nopces aucunes,
En évitant des femmes les rancunes :
Car, pour raison des beautés gracieuses,
Les femmes volontiers sont envieuses :
Mais humblement elle faisoit sans cesse
Vœux & offrande à Vénus la Déesse :
Souvent aussi alloit sacrifier
A Cupido, pour le pacifier :

Non moins craignant sa trousse trop amère,
Que le brandon de sa céleste mère :
Mais pour cela ne sçut finalement
Les traits à feux éviter nullement....
Dedans le Temple, où se faisoit la fête,
Ero marchoit en gravité honnête,
Rendant par-tout de sa face amiable
Une splendeur à tous yeux agréable.
Telle blancheur au visage elle avoit,
Que Cinthia, quand lever on la voit :
Car sur le haut de ses joues paroissoient
Deux cerclés ronds, qui un peu rougissoient,
Comme le fond d'une rose naïve.
Mêlé de blanche & rouge couleur vive.
Vous eussiez dit ce corps tant bien formé,
Sembler un champ de roses tout semé ;
Car par dessous sa blancheur non-pareille,
La Vierge étoit des membres si vermeille,
Qu'en cheminant, ses habits blancs & longs
Montroient par fois deux roses aux talons.
D'elle au surplus sortoient bien apparentes
Graces sans nombre, & toutes différentes.
Vrai est qu'en tout, trois Graces nous sont peintes
Des Anciens : mais ce ne sont que feintes,
Vu que d'Ero un chacun œil friant
Multiplioit cent Graces en riant......

Tu te dis fille à Vénus consacrée ;
Fais donc cela qui à Vénus agrée.
Viens, viens ma mie, & d'une amour égale
Entrons tous deux en sa loi conjugale :
Ce n'est pas chose aux vierges bien propice
D'administrer à Vénus sacrifice :
Vénus ne prend aux pucelles plaisir ;
Ses vraies statuts (si tu as le desir
De les savoir) & ses mystères dignes,
Ce sont anneaux, nopces, lits & courtines.
Puisque aimes donc Vénus douce & traitable,
Aime la loi d'Amour tant délectable ;
Et me reçois, en laissant tous ces vœux,
Pour humble serf, ou mari, si tu veux.....
Adonc Ero honteuse de rechef,
Vers son manteau baissa un peu le chef,
Et en couvrit sa face illustre & claire,
Pensant en soi, Ero, que veux-tu faire ?
De l'autre part, Léander d'un extrême
Desir qu'il a, consulte avec soi-même,
Comme il pourra devenir si heureux,
De parvenir au combat amoureux.......
Or avoit jà la nuit, d'eux attendue,
Sa robe noire en l'air toute étendue,
Et les humains rendit par-tout dormans ;
Fors Léander le plus beau des Amans......
Et tellement en la mer se gouverne,

Que lui tout ſeul naviguant vers ſa Dame,
Etoit ſa nef, ſon paſſeur, & ſa rame......
Hélas! c'étoient des nopces, mais ſans danſes.
C'étoit un lit, mais lit ſans accordances
D'Hymnes chantées: nul Poëte on n'y vit,
Qui du ſacré mariage écrivit......
Là Méneſtrels ne ſonnèrent aubades:
Là Balladins ne jetèrent gambades.......
Quant à Ero, pour ſi sûrement faire,
Que ces parens ne connuſſent l'affaire,
Toujours d'habits de Nonnain ſe vêtoit,
Et de jour vierge, & de nuit femme étoit....
. . . . Puis tout ſubitement,
Jetant un cri de perſonne inſenſée,
Du haut en bas de la Tour s'eſt lancée.
Ainſi Ero mourut le cœur marri,
D'avoir vu mort Léander ſon mari,
Et après mort, qui Amans déſaſſemble,
Se ſont encor tous deux trouvés enſemble.

LÉANDRE ET HÉRO.

CANTATE.

PAL MLLE DE LOUVENCOURT.

LOIN de la jeune Héro le fidèle Léandre
Formoit d'inutiles desirs.
Cher objet, disoit-il, de mes ardens soupirs,
A quel bonheur sans vous puis-je jamais prétendre ?
Quoi ! vainement vous partagez mes feux ?
La mer inhumaine & barbare
Oppose un fier obstacle aux plus doux de mes voeux.
Peux-tu souffrir, Amour, qu'elle sépare
Deux cœurs que tu veux rendre heureux ?
Non ; c'est trop soutenir les tourmens de l'absence :
N'écoutons plus que mon amour !
Et toi, Vénus, j'implore ta puissance ;
Trahirois-tu mon espérance
Sur les flots, dont tu tiens le jour ?
A ces mots, du rivage il s'élance sans crainte.

Le silence & la nuit lui prêtent leurs secours ;
Et l'amoureuse ardeur dont son ame est atteinte
Lui cache le péril qui menace ses jours.
Dieux des Mers, suspendez l'inconstance de l'onde !
Calmez les vents impétueux !
L'Amour expose à vos flots dangereux
Le plus fidèle Amant du monde.
Volez, volez, tendres Zéphirs ;
Conduisez cet Amant fidèle,
Où mille fois, touchés de sa peine cruelle,
Vous avez porté ses soupirs !
Cependant sur les flots cet Amant généreux
Trouvoit un facile passage.
Le Ciel sembloit favoriser ses vœux.
Il apperçoit déjà le fortuné rivage,
Quand tout-à-coup Borée, en sortant d'esclavage,
Change un calme si doux en un orage affreux.
Tous les vents déchaînés se déclarent la guerre :
La foudre éclate dans les Cieux ;
Et la Mer irritée, au-dessus du tonnerre,
Porte ses flots audacieux.
Dans ce péril pressant, Léandre qui se trouble,

Ne

Ne sçauroit échapper au trépas qui le suit.
L'obscurité qui se redouble,
Dérobe à ses regards le flambeau de la nuit.
C'en est fait : il périt. Cette affreuse nouvelle
De la sensible Héro perce le triste cœur :
Elle succombe à son malheur.
Et dans les mêmes flots cette Amante fidelle
Finit sa vie & sa douleur :
Mais Neptune, touché d'une flamme si belle,
Reçoit ces deux Amans au rang des Immortels ;
Et, réparant du Sort l'injustice cruelle,
Unit leurs tendres cœurs par des nœuds éternels.
Amour, tyran des tendres cœurs,
Arrache ton bandeau, connois ton injustice,
Et ne laisse plus au caprice
A décider de tes faveurs !
Tu répands tes biens & tes peines
Dans un funeste aveuglement.
Toujours sur le plus tendre Amant
Tombent tes rigueurs inhumaines.

JE ne puis mieux finir l'article d'Héro & Léandre, que par les vers suivans ; ils ont une douceur, une molesse,

une facilité admirables. L'illustre Auteur de cette Poësie délicate & charmante, laissoit échapper ces vers sans effort. Les Graces dirigeoient la plume élégante & voluptueuse de ce nouvel Anacréon. Le poids des affaires ne diminue point l'aménité & l'enjouement de ce Poëte enchanteur, qui charme les esprits par ses Poësies délicieuses, & les étonne par sa politique sage & profonde.

O toi ! si long-temps redoutée,
Déesse paisible des airs,
O Lune ! embellis l'Univers;
Et de ta lumière argentée
Blanchis la surface des mers.
L'Amour implore ta puissance;
Triste victime de l'absence,
Léandre aimé sans être heureux,
Frémit de la barrière immense
Que Neptune oppose à ses vœux.
Mais que la fortune trahisse
L'indigne Amant qui réfléchit;
Sans connoître le précipice,
Léandre y vole & le franchit.

En vain ſur les plaines humides
Il touche, en étendant les bras,
Le ſein des jeunes Néréides,
Et s'égare ſur leurs appas :
En vain cent Beautés ingénues
S'élevent au milieu des flots ;
Toujours moins homme que Héros,
Il fuit les Belles éperdues,
Qui, par leur moleſſe étendues
Chantent les hymnes de Paphos......
Efforts dangereux d'une Belle,
L'Amour peut vous rendre impuiſſans ;
Et le cœur d'un Amant fidèle
Echappe au preſtige des ſens.
Léandre a vaincu la nature
Un Dieu l'éclaire & le conduit
Aux portes d'une Tour obſcure,
Où la volupté l'introduit.
Héro ſur un tapis ſommeille,
Un ſonge aſſis ſur ſes genoux ;
L'inſtinct de l'amour la réveille :
O mon cher Léandre ! eſt-ce vous ?
Quoi ! tant d'écueils ? ſa voix expire ;
Et le ſilence le plus doux
Donne le ſignal au délire :
Ce Dieu leve un voile jaloux,
Et de la pudeur qui ſoupire,

Excite & calme le courroux.
Héro, du vainqueur qui la presse,
Irrite les tendres efforts;
En resistant à son ivresse,
Elle en augmente les transports.
Sévère, & même un peu farouche,
Quand elle refuse un baiser,
Son ame vole sur sa bouche,
Honteuse de le refuser.
Léandre brûle, Héro désire;
La volupté qui les inspire
Brille tour-à-tour dans leurs yeux;
Mais quel bonheur & quel martyre!
Et quel tourment délicieux!
Tourment envié par les Dieux.
Héro l'éprouve; Héro pâmée
Leve au ciel des yeux languissans,
Un cri de sa bouche enflammée
Prouve qu'à peine elle a quinze ans.
A ce cri les Amours répondent,
La Lune jalouse pâlit;
Le jour renaît; l'air s'embellit,
Et tous les plaisirs se confondent.

L. C. D. B.





ÉPIGRAMMES DE L'ANTHOLOGIE (1).

ÉPIGRAMME I.

Sur l'Amour.

Vouloir fuir l'Amour, c'eſt une entrepriſe inutile, n'ayant que mes pieds pour courir, je ne puis me dérober à cet enfant aîlé, qui me pourſuit avec tant de viteſſe.

(1) Le mot *Anthologie* veut dire choix de fleurs; livre qui ne contient que de jolies piéces. Nous avons auſſi notre Anthologie Françoiſe.

Les ruisseaux ont une pente
Que leur onde suit toujours.
Une pente plus charmante,
Conduit les cœurs aux amours.
A quoi sert notre indifférence !
Leur pouvoir en est plus grand ;
Et souvent la résistance,
D'un ruisseau fait un torrent.

LA MOTTE.

ÉPIGRAMME II.

SUR LE MÊME SUJET.

Je faisois l'autre jour des couronnes de fleurs nouvellement écloses, & je trouvai l'Amour parmi des roses vermeilles. Soudain je le saisis par les aîles, & je le plonge dans un verre de vin que j'avale d'un seul trait. Ce petit Dieu, depuis ce moment, est

dans mon ſein, & me chatouille doucement avec ſes aîles.

Flaté d'une eſpérance vaine,
Je m'adreſſe enfin à Bacchus.
Bois, me dit-il, bientôt Iſmène
Dans ton cœur ne regnera plus.
J'avale la liqueur céleſte,
Que le Dieu même me verſa :
Mais vain eſpoir ! Iſmène reſte ;
La raiſon ſeule s'éclipſa.

M. B.

ÉPIGRAMME III.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

JE cherche le cruel Cupidon : ce matin dès la pointe du jour, il s'eſt envolé de mon lit. C'eſt un enfant dont les larmes ſont douces, tendres, le rire malin, le babil continuel. Vif,

léger, hardi, il porte un carquois sur son dos aîlé. Je ne puis dire quel est son père : car ni le ciel, ni la terre, ni la mer ne se vantent d'avoir donné naissance à ce petit audacieux. Tout hait cet ennemi commun. Prenez garde que dans ce moment même, il ne tende des filets pour y prendre vos cœurs. Mais le voici dans son asyle favori. Ah, traître, quoique caché dans les yeux de la charmante Zénophile, tu n'as pu te dérober à mes regards !

Tyran impérieux ;
Vainqueur le plus aimable ;
Timide, audacieux,
Indulgent, implacable ;
Par un charme inexprimable ;
Il est dans le même moment,
Cruel, haïssable,
Flateur & charmant.

DE MONCRIF.

ÉPIGRAMME IV.

SUR LE MÊME SUJET.

IL faut quoiqu'endormi sur le sein de sa mère, il faut vendre ce fourbe & audacieux Amour. Pourquoi le garderois-je plus long-temps? ce Dieu malin fait sentir cruellement ses mortelles blessures. Il pleure, & rit en même-tems: babille sans cesse. Il est encore hardi, téméraire, cruel, farouche, & sans nulle tendresse, même pour sa mère. Son œil est vif & perçant: c'est un prodige en tout. Il faut donc que je le vende promptement. Si quelqu'un prêt à faire voile, veut acheter cet enfant, qu'il s'avance. Mais le voilà tout en pleurs: le traître! il me conjure tendrement de lui pardonner. Eh bien, je ne te vendrai pas, ne crains rien: tu resteras

auprès de ma chère Zénophile, tu vivras avec elle.

»» En même-temps j'apperçus l'en-
»» fant Cupidon, dont les petites aîles
»» s'agitant le faisoient voler autour
»» de sa mère. Quoiqu'il eût sur son
»» visage la tendresse des graces, & l'en-
»» jouement de l'enfance, il avoit je
»» ne sçais quoi dans ses yeux perçans
»» qui me faisoit peur; il rioit en me
»» regardant, son ris étoit malin, mo-
»» queur & cruel. Il tira de son carquois
»» d'or la plus aigue de ses fléches: il
»» banda son arc .... d'abord rien
»» ne paroissoit plus innocent, plus
»» doux, plus aimable, plus ingénu,
»» & plus gracieux que cet enfant. A
»» le voir enjoué, flateur, toujours
»» riant, on auroit cru qu'il ne pouvoit
»» donner que du plaisir: mais à peine
»» s'étoit-on fié à ses caresses, qu'on

» sentoit je ne sçais quoi d'empoisonné:
» l'enfant malin & trompeur ne ca-
» ressoit que pour trahir : & il ne
» rioit jamais que des maux cruels
» qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit
» faire....... On vous auroit parlé en
» vain des trahisons de l'Amour qui
» flatte pour perdre, & qui, sous une
» apparence de douceur, cache les
» plus affreuses amertumes. Il est venu
» cet enfant plein de charmes parmi
» les ris, les jeux, & les graces.... »

TÉLÉMAQUE.

ÉPIGRAMME V.

SUR LA BRIEVETÉ DE LA VIE.

NOUS ne pouvons goûter les plaisirs & les délices de l'Amour, que pendant cette vie passagère. Quand nous aurons franchi l'Achéron, jeune Beauté,

il ne reſtera de nous que quelques oſſemens, & un peu de pouſſière.

Tout meurt, jeune ou vieux, il n'importe,
Pauvre, riche, illuſtre, ou ſans nom,
Chez l'impitoyable Pluton,
Le temps rapide nous emporte.
Du Monarque du ſombre bord,
Tout ce qui vit, ſent la puiſſance,
Et l'inſtant de notre naiſſance
Fut pour nous un arrêt de mort.

LA MOTTE.

ÉPIGRAMME VI.

SUR UN BAISER.

UNE fille charmante, adorable, me donna l'autre ſoir un baiſer amoureux avec ſes lèvres vermeilles & odorantes. Ce baiſer voluptueux, étoit du pur nectar : toute ſa bouche en effet exhaloit les plus doux parfums. Je ſuis

maintenant ivre d'amour; j'ai bu, j'ai ſavouré ce baiſer délicieux.

ÉPIGRAMME VII.

NULLE POMPE FUNEBRE.

N'ALLUMEZ point des feux ſur ma tombe. Pour ces froides colomnes, ne les ornez point de guirlandes, & ne brulez point de parfums : c'eſt une dépenſe vaine & inutile. Si vous voulez m'offrir quelques préſens agréables, que ce ſoit pendant que je reſpire encore. En verſant du vin ſur ma cendre, loin de l'enivrer, vous n'en feriez qu'un peu de boue ; & de plus les morts ſont inſenſibles à tous ces honneurs.

ÉPIGRAMME VIII.

L'AMOUR ET BACCHUS VAINQUEUR.

J'ARME mon cœur de raiſon contre l'Amour ; je ſuis ſûr de la victoire, s'il eſt ſeul contre moi. Quoique mortel, je combattrai contre ce Dieu : mais ſi Bacchus vient à ſon ſecours, alors que pourrai-je moi-ſeul, contre ces deux divinités?

ÉPIGRAMME IX.

A DÉMOCRATE.

BOIS, & te divertis, Démocrate : nous ne boirons pas toujours, & nous ne goûterons pas éternellement les

plaisirs de cette vie. Ornons de fleurs nos têtes, & parfumons-nous, avant que les autres viennent rendre à nos tombeaux ces stériles honneurs. Je veux, pendant que je respire, je veux que toutes mes veines ne soient remplies que de vin ; mais je consens qu'après ma mort un déluge d'eau pénètre & innonde toutes les parties de mon corps.

ÉPIGRAMME X.

RIEN DE TROP.

JE ne désire point des campagnes couvertes de riches moissons, ni des trésors, & des biens aussi immenses que ceux de Gygès. Je souhaite, ô Macrinus, une fortune médiocre, qui puisse suffire à mes besoins. Rien de

trop, voilà ma devise: rien de trop, voilà ce qui m'enchante.

⁂

Si je ne loge en ces maisons dorées,
Au front superbe, aux voutes peinturées
D'azur, d'émail, & de mille couleurs,
Mon œil se paît des trésors de la plaine,
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine,
Et du beau teint des printannières fleurs.

⁂

Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée;
J'ois des oiseaux la musique sacrée,
Quand au matin ils bénissent les cieux;
Et le doux son des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaines,
Pour arroser nos prés délicieux.

⁂

Que de plaisirs de voir deux colombelles,
Bec contre bec, en trémoussant des aîles,
Mille baisers se donner tour à tour:
Puis tout ravi de leur grace naïve,
Dormir au frais d'une source d'eau vive,
Dont le doux bruit semble parler d'amour!

Douces Brebis, mes fidèles compagnes,
Haies, buiſſons, forêts, prés & montagnes,
Soyez témoins de mon contentement....

Ces vers de l'Abbé Deſportes ſont fort beaux, quoiqu'on y rencontre quelques mots ſurannés. La ſtrophe où il peint les deux Colombelles eſt charmante: on ne peut rien lire de plus naturel, & de plus délicat : c'eſt un coup de pinceau digne de la touche gracieuſe de l'Albane.

ÉPIGRAMME XI.

IL FAUT JOUIR DU PRÉSENT.

BUVEZ, & livrez-vous à la joie; perſonne ne connoît le lendemain. L'œil des mortels ne peut lire dans l'avenir. Ne travaillez point ; reſtez tranquille. Goûtez les plaiſirs, autant

qu'il eſt en vous : goûtez les douceurs du ſommeil, & les délices des feſtins ; que toutes vos actions annoncent un être mortel. En effet un point imperceptible ſépare la vie de la mort. Semer de fleurs tous les inſtans de ſa vie, c'eſt marcher lentement vers la pente qui conduit au tombeau. Quand vous mourrez, vous n'emporterez rien : un autre poſſédera toutes vos richeſſes.

Ami, puiſqu'une loi fatale
Nous a tous ſoumis à la mort,
Songe dans l'un & l'autre ſort
A conſerver une ame égale.

Que tes jours coulent dans la peine,
Ou qu'ils coulent dans les plaiſirs,
Attends ſans crainte & ſans déſirs,
La fin d'une vie incertaine.

Jouis ſagement du loiſir
Que l'oubli des Parques te laiſſe ;
L'âge, la ſanté, la richeſſe
Te donnent les biens à choiſir.

Erre dans les riches prairies,
Où les arbres entrelacés
Offrent aux voyageurs laſſés
L'ombre de leurs branches fleuries.

Fréquente ces côteaux rians,
Qu'en fuyant lave une onde pure,
Qui par ſon paiſible murmure,
Endort les ſoins impatiens.

Porte dans un réduit champêtre,
Avec des parfums & du vin,
Ces fleurs que produit le matin,
Et que le ſoir voit diſparoître.

Bientôt tu laiſſeras aux tiens
Tes palais, ton vaſte domaine;
Et tes biens accrus avec peine,
Bientôt ne ſeront plus tes biens.

Mme. DESHOULIERES.

ÉPIGRAMME XII.

A une Maitresse.

Vous avez les charmes de Vénus, les lèvres de la persuasion, la fraîcheur & l'éclat du printemps, la voix de Calliope, la prudence & la sagacité de Thémis, les mains de Minerve : vous êtes enfin une quatriéme Grace.

ÉPIGRAMME XIII.

Sur le même sujet.

Rhodocle est aussi orgueilleuse qu'elle est belle ; & quand je la salue, la cruelle me regarde avec hauteur & dédain. Si je suspends des couronnes

de fleurs à sa porte, elle les arrache, & les foule à ses pieds. O rides, ô vieillesse inexorable, venez promptement faner tous ses charmes, & la rendre moins fière.

Le temps d'une aîle légère
Emportera loin de vous
Cette beauté passagère,
Dont les charmes sont si doux.

Rousseau.

ÉPIGRAMME XIV.

Sur le même sujet.

Si tu t'enorgueillis de ta beauté, considère avec quel éclat passager la rose fleurit (1). Elle se fane dans un

(1) » Tel qu'une fleur, qui, étant épa-

instant, & soudain elle est confondue avec les choses les plus viles. Les fleurs & la beauté ont la même durée; le temps envieux les flétrit également.

Mais elle étoit du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin :
Et Rose elle a vécu, ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

MALHERBE.

» nouie le matin, répand ses doux parfums
» dans la campagne, & se flétrit peu à
» peu vers le soir ; ses vives couleurs
» s'effacent, elle languit, elle se desséche,
» & sa belle tête se penche, ne pouvant
» plus se soutenir. »

TELEMAQUE.

ÉPIGRAMME XV.

SUR LE MÊME SUJET.

JE t'envoye, charmante Rodocle, une couronne de fleurs brillantes que j'ai cueillies moi-même. Elle est composée du mêlange agréable de jeunes boutons de roses, de lis, d'anémones fraiches, de tendres narcisses, & de douces violettes. Ne sois point orgueilleuse, lorsque tes cheveux seront ornés de cette couronne ; car la beauté, telle qu'une fleur printanière, brille, se fane, & se ternit soudain.

Les roses nouvelles,
Pour paroître belles,
N'ont dans leur printems,
Que quelques instans :
Pour plaire comme elles,
L'amour n'a qu'un tems.

DANCHET.

Que votre éclat eſt peu durable,
Charmantes fleurs, honneur de nos jardins!
Souvent un jour commence & finit vos deſtins:
Et le ſort le plus favorable
Ne vous laiſſe briller que deux ou trois matins.

Mme. Deshoulieres.

ÉPIGRAMME XVI.

Sur une Brebis allaitant un Louveteau.

J'allaite malgré moi ce jeune loup: l'imprudence aveugle de ce Berger m'y contraint. Ce nourriſſon cruel, devenu plus grand à l'aide de mon lait, ſera pour moi un ennemi redoutable. Les bienfaits ne peuvent jamais changer le naturel.

ÉPIGRAMME

ÉPIGRAMME XVII.

VAIN PRÉSAGE.

J'ÉTERNUAI dernièrement près d'un tombeau : je crus que, comme je le désirois, ce présage m'annonçoit la mort de ma femme. Vain espoir ! les vents ont emporté mon souhait & mon éternument : ma femme, vrai fléau de mon repos & de ma vie, jouit de la meilleure santé.

Voici une Epigramme Françoise, fameuse par sa simplicité, & par sa naïveté.

Ci-gît ma femme, ah ! quelle est bien !
Pour son repos & pour le mien ?

ÉPIGRAMME XVIII.

LE VRAI BONHEUR.

HEUREUX qui te regarde ! trois fois heureux qui t'écoute ! Te donner un doux baiser, c'est être demi Dieu : te serrer entre ses bras, c'est jouir de l'immortalité !

ÉPIGRAMME XIX.

LA JEUNE ERATO.

LA jeune & tendre Erato, inondée d'un torrent de larmes, a prononcé ces dernières paroles, en serrant entre ses bras son père qu'elle adoroit. O mon père, ma vue s'obscurcit, le

ſombre voile de la mort eſt étendu ſur mes yeux ; les forces m'abandonnent ; mon ame s'envole ; je ne ſuis déjà plus !

ÉPIGRAMME XX.

SUR UNE GROTTE.

ÉTRANGER, viens t'aſſeoir au pied de ce rocher ; tout invite à prendre du repos. Les doux zéphirs agitent légèrement les feuilles des arbres. Les flots rafraîchiſſans d'une claire fontaine, arroſent l'intérieur de cette grotte charmante. Les voyageurs accablés de la chaleur, ne peuvent trouver un aſyle plus propre à réparer leurs forces épuiſées.

ÉPIGRAMME XXI.

Sur une jeune Fille.

Je pleure amèrement la jeune Beauté que je n'avois pu fléchir. Plusieurs Amans l'avoient désirée pour Epouse, & l'avoient demandée à son père. Sa prudence égaloit ses charmes, rien n'étoit plus parfait. Inutiles souhaits! le cruel destin vient de tromper toutes les espérances, en précipitant cette jeune fille dans les ombres du trépas.





MORCEAUX TRADUITS DE CATULLE.



Quare habe tibi quidquid hoc libelli eſt,
Qualecunque, quod, ô patrona Virgo,
Plus uno maneat perenne ſeclo.

CATULLE.

LES Anciens ont compoſé des Epithalames charmans, & bien ſupérieurs à tous nos Epithalames modernes. Pour en convaincre le Lecteur, je vais mettre ſous ſes yeux la traduction de plu-

F iij

ſieurs morceaux de l'*Epithalame* de *Manlius* & de *Junie*. Je n'en connois aucun qui offre autant de beautés, & ſoit rempli des mêmes agrémens. Tout y eſt peint avec un coloris frais & agréable. Les diminutifs, ſi rares dans notre langue, embelliſſent cet Epithalame, & lui donnent de nouvelles graces. Malgré tous mes efforts, je ſens que je ne rendrai pas toute la délicateſſe, tous les charmes de l'original. Je ne puis donner qu'une ébauche, qu'une eſtampe de ce tableau riant & voluptueux. Je joindrai à la ſuite de cet Epithalame, la traduction de quelques autres piéces du même Auteur.

Caïus Valérius Catulle naquit la cent soixante-onziéme Olympiade, dans la péninsule de *Sirmion*, auprès du lac *Bénac*. Sa famille étoit illustre, & avoit possédé autrefois des biens considérables. Il vécut d'abord dans la médiocrité, & devint opulent dans la suite, comblé des bienfaits des Romains les plus distingués par leur naissance, & par leur richesse. Il s'acquit une réputation brillante dans la Capitale du Monde, dans un tems où les grands Hommes n'étoient pas rares. Il mourut l'an de Rome *696*. Toutes ses Poësies sont excellentes. On estime surtout ses Epigrammes. Ses vers ont toujours

été diſtingués par leur délicateſſe, par cette élégante ſimplicité, & par ces graces que la nature ſeule peut donner. Il ſeroit à ſouhaiter que ſon aimable naïveté, que ſes vers charmans, ne fuſſent pas ſouillés par une licence d'expreſſion, quelquefois trop cynique.





ÉPITHALAME DE MANLIUS ET DE JUNIE (1).

CHŒUR DE JEUNES GENS.

L'ÉTOILE du soir paroît, jeunes gens, levez-vous tous ensemble ! Vesper

(1) Il a paru depuis quelques années une traduction complette de Catulle, Tibulle & Gallus, en deux volumes in-8°., beau papier, beaux caractères, beau format, belle édition. Style bas, trivial, Cynique : contre-sens.

si longtemps attendu, répand déjà du haut de l'olympe une foible lumière. Il est tems de vous lever, & de quitter ces festins somptueux. La jeune Epouse va paroître. L'on va célébrer l'Hyménée.

Hymen, ô Hyménée! voici l'Hymen, voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Jeunes Filles, voyez-vous ces jeunes Gens? Quittez aussi la table. L'Astre qui annonce la nuit fait briller ses feux. Remarquez-vous comme ils se sont enfuis avec précipitation? Ce n'est pas sans dessein qu'ils se sont éloignés. Ils vont chanter les premiers:

Hymen, ô Hyménée! voici l'Hymen, voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES GENS.

Amis, la victoire ne sera pas facile.

Considérez ces jeunes Beautés : comme elles méditent leurs chants ! ce n'est pas en vain. Pour nous, détournés par des objets étrangers, nous serons sûrement vaincus. La victoire demande beaucoup de soins. Recueillez au moins vos esprits dans cet instant : elles vont commencer les premières à chanter : il faut que nous soyons prêts à leur répondre.

Hymen, ô Hyménée ! voici l'Hymen, voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Quel Astre plus cruel que toi étincelle dans les cieux, ô Hespérus ! tu arraches impitoyablement du sein de sa mère une jeune Vierge. Malgré tous ses efforts, tu l'arraches d'entre les bras maternels, pour la livrer à un jeune homme brûlant d'amour. Les ennemis pourroient-ils se conduire

avec plus de barbarie dans une ville prise d'assaut !

Hymen, ô Hyménée ! voici l'Hymen, voici l'Hyménée,

. . . .

. . . .

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Telle qu'une fleur cultivée à part dans un jardin, ne craint ni la dent des troupeaux, ni le tranchant de la charrue, & devient l'objet des baisers amoureux des zéphirs ; est vivifiée par les feux bienfaisans du soleil; croît, arrosée par une pluie féconde : elle excite les désirs des jeunes Filles & des jeunes Garçons : mais lorsqu'elle a été cueillie, & qu'elle a perdu sa fraîcheur, elle cesse d'avoir des charmes pour eux. Telle une Fille est chère aux siens, tant qu'elle conserve sa virginité : mais dès qu'elle a perdu cette fleur précieuse, les jeunes

Gens cessent de la trouver aimable, & ses compagnes de la chérir.

Hymen, ô Hyménée ! voici l'Hymen, voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES GENS.

La vigne qui naît isolée dans un champ aride, ne s'élève jamais d'elle-même : jamais elle ne produit des raisins doux & parfumés. Ses ceps languissans succombent sous leur propre poids, & se courbent vers la terre. Bientôt l'extrémité de ses branches rampe au niveau de ses racines. Aucuns Vignerons ne la cultivent : elle n'est point labourée par les taureaux. Mais si par hasard elle est mariée à l'ormeau ; elle est alors cultivée, & labourée. C'est ainsi qu'une fille vieillit solitaire & abandonnée, tant & qu'elle fuit le joug de l'Hymen, & qu'elle ne met pas à profit ses beaux jours. Si elle forme au contraire d'heureux liens,

à l'âge indiqué par la nature, elle devient dès-lors plus chère à son époux, & moins indifférente à ses parens. . . .

. . . .

O fils d'Uranie, qui habites l'Hélicon, toi qui enleves une jeune fille pour la mettre dans les bras d'un époux, ô Hymen, ô Hyménée! Hymen, ô Hyménée, ceins ton front de fleurs odorantes; prends le voile nuptial. Viens ici plein de joie. Que ton pied, blanc comme l'albâtre, soit couvert d'un brodequin jaune.

Dans ce jour d'allégresse accours; chante à haute voix l'hymne nuptial; frappe légèrement du pied la terre; agite dans ta main ton flambeau.

La chaste Junie est semblable à Vénus quand elle quitta les bois Idaliens, & parut aux regards du Berger de Phrygie, juge de sa beauté.

Elle eſt telle qu'un jeune myrte fleuri, dont les Hamadryades font leurs plus chères délices, & qu'elles arroſent des pleurs de l'Aurore.

Hymen, viens dans ces lieux; quitte les grottes du rocher d'Aonie, que la Nymphe Aganippé baigne de ſes ondes rafraîchiſſantes.

Amène l'Epouſe déſirée dans le palais du nouvel Epoux. Enchaîne ſon cœur par l'amour le plus vif, comme le lierre ſerpentant embraſſe l'arbre qui le nourrit.

. . . .

. . . .

Ouvrez les portes, la jeune Epouſe s'avance. Les flambeaux font briller leurs feux reſplendiſſans. Mais vous tardez trop : le jour s'enfuit. Paroiſſez donc, jeune Epouſe.

La pudeur ingénue retarde ſes pas.

Ses pleurs redoublent, parce qu'il faut qu'elle s'avance. Mais vous tardez trop : le jour fuit : paroiſſez donc, jeune Epouſe.

Junie reſſemble à la fleur d'hyacinthe qui s'élève dans un jardin émaillé de différentes fleurs précieuſes, & cultivé par un riche poſſeſſeur.

. . . .
. . . .

Comme les branches flexibles de la vigne s'enlacent autour des arbres voiſins ; de même Manlius te preſſera ſur ſon ſein enflammé : mais le jour fuit : paroiſſez donc, jeune Epouſe.

. . . .
. . . .

Heureux Epoux, il t'eſt maintenant permis d'approcher. Ta jeune Epouſe eſt dans la couche nuptiale. Sa bouche blanche & vermeille reſſemble au lis, à la roſe, & au pavot doré.

Le nouvel Epoux n'a pas moins de charmes. (J'en prends ici tous ſes Dieux à témoins.) Vénus l'a comblé de toutes ſes faveurs : mais le jour fuit: avancez, ne tardez pas.

. . . .
. . . .

Celui qui entreprendroit de ſçavoir le nombre de vos tendres careſſes, calculeroit plutôt les ſables de la Lybie, & les Aſtres qui étincellent au milieu de la nuit.

Livrez-vous à tout votre amour : rien ne s'y oppoſe : ayez promptement des enfans aimables : il ne convient pas, qu'une famille auſſi ancienne, ſoit ſans rejettons : qu'il en naiſſe toujours d'âge en âge !

Quel plaiſir de voir ſur le ſein de ſa mère chèrie, un jeune Torquatus, tendre ſes mains délicates vers ſon

père, & lui ſourire agréablement avec ſes petites lévres vermeilles (1)!

Puiſſe-t-il reſſembler tellement à ſon père Manlius, que les étrangers le connoiſſent auſſi-tôt pour ſon fils! qu'une reſſemblance parfaite annonce la chaſteté de ſa mère! . . .

. . . .

. . . .

---

(1) Quelle image naïve! quel tableau reſſemblant! Comme tout eſt dans la nature! Le Poëte ne nous peint pas l'enfant, il nous le montre effectivement entre les bras de ſa tendre mère. On voit ce ſourire doux & enfantin, ces petites lévres entrouvertes. Comme les diminutifs du Latin ſont charmans! Tous les vers de cet Epithalame ſont coulans, harmonieux, & les comparaiſons du plus beau choix. C'eſt ainſi que l'on forme de pluſieurs fleurs ſuaves & odoriférantes, un bouquet, digne d'approcher du ſein de la charmante Thémire.

AU MOINEAU DE LESBIE.

HEUREUX Moineau, délices de ma Lesbie, mon Amante a coutume de badiner avec toi ! Elle te cache dans son sein ; te présente le doigt, quand tu le desires : t'agace ; provoque tes coups de bec redoublés. Cette Lesbie qui cause mes plus doux transports, se livre avec toi, à je ne sçais quels jeux délicieux, afin de charmer un peu sa douleur & ses ennuis. Que ne puis-je comme elle, fortuné Moineau, jouer & folâtrer avec toi, pour calmer les feux brûlans de mon amour, & dissiper les cruelles inquiétudes de mon ame ! Ces jeux seroient aussi agréables pour moi, que le fut pour la légère Atalante la pomme d'or qui

lui fit goûter enfin les douceurs de l'Hymen (1).

❧

Fortuné paſſereau, ton ſort eſt trop heureux!
Tu fais tous les plaiſirs de ma jeune maîtreſſe;
Elle-même t'excite à becqueter ſans ceſſe
Ou ſes doigts délicats, ou ſon ſein amoureux.

❧

Ce jeu devient pour elle une douce habitude;
Du feu qui la conſume, il appaiſe l'ardeur;
Il ramène à propos le calme dans ſon cœur,
Et bannit pour un temps ſa tendre inquiétude.

❧

Ah ! s'il m'étoit permis, dans mes ennuis preſſans,
De jouer avec toi comme fait cette belle !
Ou bien ſi, comme toi, folâtrant avec elle,
Je pouvois ſoulager les maux que je reſſens !

---

(1) *La pomme d'or qui dénoua la ceinture liée depuis long-temps* : telle eſt la traduc-

Que j'oublierois bientôt le tourment que
j'endure !
J'aurois plus de plaisir qu'Atalante autrefois,
N'en eut au doux moment, où réduite aux
abois,
Pour son heureux vainqueur elle ôta sa
ceinture.

M. Rigoley de Juvigny.

Chapelle a composé des Stances pour le Moineau de Climène. Elles sont très-agréables. L'amour & la jalousie ont inspiré cette jolie piéce.

Petit Moineau, délices de Climène,
Qui l'amusez par sauts & tours badins,
Chassez, mordez galans bruns & blondins,
Que Cupidon à ses genoux amène.

---

tion littérale. Le vers latin fait allusion à la coutume des Filles Grecques & Romaines qui portoient une ceinture, tant qu'elles restoient Vierges : l'époux la délioit le jour de leur mariage.

A mes rivaux livrez guerre traîtresse ;
Becquetez-les sur-tout, quand leur tendresse
S'émancipant, veut dérober faveurs
Qu'amour ne doit qu'à mes vives ardeurs.

Daignez servir le beau feu qui me brûle,
Suivez Climène, & gardez ses appas ;
Quoique ne sois disert tant que Catule,
Vers louangeurs ne vous manqueront pas.

Si méprisez les tributs de ma veine,
Ne me privez pour cela de vos soins :
Biscuits friands je vous promets, du moins
Vous vous tiendrez à cette offre certaine :
Bien je connois votre morale saine.

Sages Moineaux, toujours solidité
Fixe vos goûts ; plaisir seul vous anime,
Il faut jouir, c'est-là votre maxime,
Dogme chez nous follement contesté.

. . . .

. . . .

Et vous, Moineau, confident de mes feux,
Cher favori de l'objet que j'adore,
Chaſſez, mordez mes rivaux dangereux.

Par cris perçans, par inſulte ſoudaine,
Interrompez leurs diſcours amoureux;
Ne permettez à l'aimable Climène
Que d'écouter le récit de mes feux.

A LESBIE.

LES Dieux ne ſont pas plus heureux, & même le ſont beaucoup moins (s'il eſt poſſible) que le mortel fortuné, qui, aſſis près de toi, peut te regarder, t'entendre, & te voir lui ſourire avec douceur.... Sitôt que je t'apperçois, ô ma Leſbie, mon ame ſe trouble, & s'égare : je perds la voix : un feu brûlant coule dans mes veines. Je n'entends qu'un bruit confus, & mes yeux ſe couvrent d'un nuage épais.

Cette Ode eſt calquée ſur l'Ode de Sapho à ſon amie. La copie eſt au-deſſous de l'original, & ne peut ſouffrir la comparaiſon.

A LA MÊME.

VIVONS pour nous aimer, ô ma chère Leſbie, ſans nous embarraſſer des vains murmures de la vieilleſſe chagrine ! Le ſoleil ſe couche le ſoir, & peut ſe lever le lendemain : mais quand nos jours rapides ſe ſont écoulés, nous ſommes enſévelis dans une nuit éternelle (1). Donne-moi mille baiſers ; enſuite cent, mille autres enſuite, encore cent, encore mille & puis cent. Lorſque tu m'en auras accordé pluſieurs

(1) Le commencement de cette piéce a

mille ;

mille, nous les confondrons tous ensemble, de peur que nous n'en ſachions le nombre, ou qu'un jaloux ne nous porte envie, en apprenant que nous nous ſommes donné autant de baiſers.

Ne vivons que pour nous aimer,
Et laiſſons murmurer la vieilleſſe ennemie;
Occupons-nous ſans ceſſe, ô ma chère Leſbie,
Du bonheur de nous enflammer.

été traduit par Joachim du Bellay qui en a composé un *huitain*.

Vivons, Gordes, vivons; vivons & pour le bruit
Des vieillards, ne laiſſons à faire bonne chère:
Vivons, puiſque la vie eſt ſi courte & ſi chère,
Et que même les Rois n'en ont que l'uſufruit.
Le jour s'éteint au ſoir, & au matin reluit;
Et les Saiſons refont leur courſe coutumière;
Mais quand l'homme a perdu cette douce lumière,
La mort lui fait dormir une éternelle nuit.

❧

L'Aſtre qui répand la lumière,
Finit & recommence également ſon cours;
Mais quand la mort nous frappe, hélas! c'eſt pour toujours
Qu'elle nous ferme la paupière.

❧

Profitons du jour qui nous luit;
Donne-moi cent baiſers; donne-m'en mille encore:
Confondons-les enſemble, & que l'envie ignore
Le charme heureux qui nous ſéduit.

❧

Qu'un impénétrable myſtère
Jette ſur nos plaiſirs un voile officieux;
Ils doivent à l'Amour leur prix délicieux;
Que ſon flambeau ſeul les éclaire!

❧

Dans nos tendres embraſſemens,
Dérobons-nous aux yeux de tout ce qui reſpire;
Jaloux de nos baiſers, un témoin peut nous nuire
Par les plus noirs enchantemens.

Aimer, c'est vivre, ô ma Lesbie!
Jurons-nous que nos feux ne s'éteindront jamais;
Et donnons à l'Amour, jaloux de ses bienfaits,
Tous les momens de notre vie.

M. Rigoley de Juvigny.

SUR LA MÊME.

LESBIE me dit toujours des injures: elle ne peut se taire sur mon sujet. Je veux mourir, si Lesbie ne m'aime. Quelle en est la preuve? .... Je la maudis tout le jour, & cependant je veux périr, si je ne brûle pour elle. J'aime & je hais. Pourquoi cela, m'allez-vous demander? je n'en sçais rien; mais je le sens, & je suis cruellement tourmenté.

Philis dit le diable de moi :
De ſon amour & de ſa foi,
C'eſt une preuve aſſez nouvelle.
Ce qui me fait croire pourtant
Qu'elle m'aime effectivement,
C'eſt que je dis le diable d'elle,
Et que je l'aime éperdument.

LE COMTE DE BUSSI RABUTIN.

SUR LA MÊME.

MA Leſbie dit qu'elle aime mieux s'unir à moi qu'à tout autre ; qu'à Jupiter lui-même, quand il le déſireroit. Elle le dit : mais il faut écrire ſur l'aile des vents, & ſur les flots rapides, ce qu'une maîtreſſe promet à ſon amant paſſionné.

Je ne puis m'empêcher de mettre ici

ſous les yeux du lecteur une Villanelle de l'Abbé Deſportes : elle eſt ſimple, aiſée, d'une naïveté charmante : on croiroit qu'elle a été compoſée par Chapelle & Bachaumont, par la Fare ou Chaulieu.

Roſette, pour un peu d'abſence,
Votre cœur vous avez changé;
Et moi ſachant cette inconſtance,
Le mien autre part j'ai rangé.
Jamais plus, Beauté ſi légère,
Sur moi tant de pouvoir n'aura.
Nous verrons, volage Bergère,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs, je me conſume,
Maudiſſant cet éloignement,
Vous qui n'aimez que par coutume,
Careſſez un nouvel amant.
Jamais légère girouette
Au vent ſi-tôt ne ſe vira :
Nous verrons, Bergère Roſette,
Qui premier s'en repentira.

Où font tant de promeffes faintes
Tant de pleurs verfés en partant ?
Eft-il vrai que ces triftes plaintes
Sortiffent d'un cœur inconftant ?
Dieux ! que vous êtes menfongère !
Maudit foit qui plus vous croira :
Nous verrons volage Bergère,
Qui premier s'en repentira.

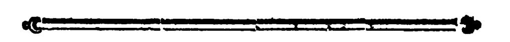
Celui qui a gagné ma place
Ne vous peut aimer tant que moi ;
Et celle que j'aime vous paffe,
De beautés, d'amour & de foi.
Gardez bien votre amitié neuve,
La mienne plus ne variera :
Et puis nous verrons à l'épreuve,
Qui premier s'en repentira.





SUR QUINCTIA ET LESBIE.

QUINCTIA paroît belle à plusieurs ; pour moi je la trouve blanche, grande & droite : voilà ce que je pense. Ces qualités prises séparément ont de la beauté ; mais je nie que l'ensemble en soit beau : en effet nuls charmes dans un si grand corps ; pas une seule grace dans une si grande personne. C'est Lesbie qui est belle ; & d'autant plus charmante, qu'elle a dérobé à toutes les femmes à la fois toutes leurs graces.



SUR LE RETOUR DU PRINTEMS.

DÉJA le Printems ramène de douces chaleurs : déjà les vents fougueux de l'équinoxe se taisent, & le souffle délicieux du zéphir leur succede. Catulle,

abandonnons les plaines de la Phrygie, & les campagnes fécondes de la brûlante Nicée ? Volons vers les villes fameuses de l'Asie ; déjà mon esprit enflammé brûle du désir de voyager : déjà cette passion fait renaître la vigueur dans mes pieds impatiens. Adieu donc, douce société de mes amis ! différens chemins nous reconduiront diversement dans nos maisons que nous avons quittées tous ensemble, pour de longs voyages.

SUR LA MORT DE SON FRÈRE (1).

En proie à la douleur, consumé par un chagrin continuel, il m'est impossible,

---

(1) J'ai réuni les vers que soupire Catulle sur la mort de son frère dans deux piéces différentes. L'une est adressée à Hortalus, & l'autre à Manlius.

mon cher Hortalus, de cultiver les neuf ſavantes Sœurs. Devenu le jouet d'un déluge de maux, mon eſprit ne peut produire des vers doux & agréables. Mon frere vient de franchir le fleuve redoutable du Léthé. Je n'entendrai donc plus tes diſcours, ô mon frère, toi que je chériſſois plus que la vie ! Déſormais je ne jouirai plus de ton aimable préſence ! Ah ! malgré les cruels deſtins je t'aimerai toujours. Ta mort rendra tous mes vers triſtes & lugubres..... ô mon frère, tu viens donc d'être enlevé à ton frère malheureux ! En mourant, tu as détruit mon bonheur. Tous mes biens ont été anéantis à ta mort. Tous les plaiſirs, toutes les délices que je goûtois au ſein de l'amitié & de la tendreſſe fraternelle ; tout s'eſt évanoui avec toi. J'ai abandonné pour toujours & l'Etude & les Muſes......

SUR LA MORT DU MOINEAU DE LESBIE.

PLEUREZ, Graces, Amours, & vous Amans tendres & ſenſibles. Le Moineau de ma Leſbie eſt mort : ce Moineau, les délices de ma Leſbie, & qu'elle aimoit plus que ſes yeux. Il étoit ſi doux ! il connoiſſoit Leſbie, comme une jeune fille connoît ſa mère. Il étoit toujours ſur ſon ſein, ou voltigeoit amoureuſement autour d'elle, & ne faiſoit entendre ſes doux accens (1),

(1) Catulle ſe ſert du verbe imitatif *pipilabat*, qu'il eſt impoſſible de rendre dans notre langue. C'eſt précisément le cri du Moineau. Cette piéce eſt un chef-d'œuvre d'élégance, de délicateſſe & de ſenſibilité. Elle attendrit ; on pleure, on partage avec la charmante Leſbie la mort de ſon cher Moineau.

que pour ſa ſeule maîtreſſe. Il erre maintenant dans ce chemin ténébreux, d'où l'on ne revient point. Je vous maudis, ombres funeſtes des Enfers, qui engloutiſſez tout ce qui eſt charmant. Vous m'avez enlevé un Moineau ſi aimable ! quelle barbarie ! infortuné paſſereau ! les beaux yeux de ma Leſbie ſont gonflés & rouges des pleurs que tu lui fais verſer.

Pleurez Graces, pleurez Amours :
Le Moineau cheri de Leſbie,
Vient de finir ſes heureux jours :
Les Dieux lui portoient trop d'envie !

Elle l'aimoit plus que ſes yeux ;
Il étoit ſi beau, ſi fidele !
Mille baiſers délicieux
L'enchaînoient toujours auprès delle.

Si quelquefois il voltigeoit,
Un ſigne, la moindre careſſe
Tout auſſi-tôt le ramenoit
Sur le beau ſein de ſa maîtreſſe.

Mais, hélas ! cet aimable oiſeau
Deſcend ſur le ſombre rivage.
Parque inhumaine, ton ciſeau
De l'amour a détruit l'ouvrage.

Inflexible Divinité,
Rien n'amollit ton cœur barbare :
Sous tes coups tombe la beauté
Dans l'affreuſe nuit du Tartare.

O toi, qui faiſois les plaiſirs
De ma chère & tendre Leſbie,
Quoi ! tu meurs ! ſes pleurs, ſes ſoupirs
Ne peuvent te rendre à la vie !

Oiſeau digne d'un meilleur ſort,
Objet de l'amour le plus tendre !
Vois quels regrets cauſe ta mort,
Par les pleurs que tu fais répandre !

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.



TRADUCTION DE QUELQUES ODES D'HORACE.

Le plaisir seul est le Dieu qui m'inspire,
Les jeux, les ris montent ma Lyre,
Et l'Amour, ou Glycère aiguisent mes crayons.
M. B.

LOIN d'ici foibles rimailleurs, langoureux éternels ! Quel dégoût, quel ennui ne causent pas vos fades & insipides productions. Si vous voulez peindre le Printems, la verdure, l'Amour & ses transports, vos tableaux sont froids, tristes & monotones. Vous n'employez jamais le vrai ton de

couleur. On peut comparer vos productions monstrueuses, à deux tableaux qui furent un jour exposés ensemble aux yeux du Public : l'un représentoit les trois Graces, & l'autre les trois Parques. Les premières étoient peintes nues, & enchaînées avec une guirlande de fleurs, assez ingénieusement placée : elle voiloit par ces différens contours, la dernière retraite, où folâtre l'Amour : *gratiæque decentes*. Le sombre dominoit dans ce tableau. Nul accord harmonieux, doux & séduisant entre les couleurs. Les Graces paroissoient brunes, roides & immobiles : elles n'avoient point cette fraîcheur, cet enjouement, cette légèreté,

cette gaieté vive & sémillante, qui les distinguent dans les danses voluptueuses de la Reine de Cythère & de Paphos. Rien au contraire de plus brillant, que le tableau des Parques. Les têtes paroissoient extrêmement gracieuses, & les attitudes très-agréables. La couleur & les carnations étoient belles, & du meilleur goût. On admiroit une savante distribution de lumière, & une intelligence merveilleuse des reflets. Tout y étoit peint avec beaucoup d'art & de facilité. Enfin on prenoit les Graces pour les Parques; & celle-ci pour les Graces. Quel abus ! quel renversement ! le bon goût en gémit.

Les Odes d'Horace, ont fait

naître ces réflexions. La Poësie en est si naturelle, si pure, si délicieuse, qu'elle charme le Lecteur, & lui donne du dégoût pour nos Odes éphémères & alambiquées (1).

Le génie fécond d'Horace, ce Poëte aimable, & Philosophe, le place tantôt à côté de Pindare; tantôt à côté d'Anacréon. S'il chante les Dieux, les Héros & les combats, l'enthousiasme le saisit, il peint les objets avec des traits de flamme : il commu-

(1) Tout Lecteur judicieux doit sentir que le Grand Rousseau est excepté. Ses Odes & ses Cantates sont, sans contredit, remplies de la Poësie la plus riche & la plus sublime ; & de l'aveu de tous les connoisseurs, c'est un de nos plus grands Poëtes : il marche l'égal des anciens.

nique la vie & la chaleur à tout ce qu'il touche. Que d'élégance, que de charmes dans ses Odes galantes ! Il écrit alors sous la dictée des Graces : il effleure la rose odorante : il cueille d'une main légère & voluptueuse, les fleurs les plus vives & les plus agréables, pour en composer un bouquet qui doit s'épanouir sur le sein de la charmante Glycère. C'est ainsi que l'Abeille, au retour du Printems, voltige de fleurs en fleurs, s'insinue doucement dans leurs calices, sans les courber, en pompe le suc, se charge d'un riche butin, & compose un miel délicieux.

Horace réunit toujours l'enjouement, la finesse, la naïveté,

le goût, & le ſentiment. Ses idées neuves, juſtes & délicates occupent agréablement le Lecteur. On peut dire que dans ſes Odes, c'eſt un peintre qui ſçait manier tous les pinceaux. Ici c'eſt la fierté & l'élévation de Michel-Ange : Là, c'eſt la touche brillante, naïve, voluptueuſe de l'Albane : ici, c'eſt la grace, la facilité, le beau coloris du Parmezan : ailleurs c'eſt l'expreſſion gracieuſe & touchante, l'ordonnance riche & magnifique de Carle Maratte. D'un ſeul trait, comme un autre Apelles, Horace ſe fait reconnoître. C'eſt le Poëte en même tems le plus ſublime & le plus ſenſé.



MORCEAUX D'HORACE.

ODE I.

A Lydie.

Lorsque tu loues le teint de rose, & les bras charmans de Théléphe, ah Lydie ! ma bile s'émeut & s'enflamme : mon esprit se trouble ; je change de couleur : des larmes secrettes inondent mes joues, & prouvent de quels feux je suis intérieurement consumé. Ma fureur redouble, soit qu'un rival farouche, enivré de vin & d'amour, ait imprimé sur tes épaules d'albâtre les

traces de ſa rage amoureuſe ; ſoit que dans ſes bouillans tranſports il te donne des baiſers dont tes lèvres portent l'empreinte. Crois-moi, Lydie, ne compte pas ſur la conſtance d'un jeune homme, aſſez emporté pour flétrir une bouche voluptueuſe, que Vénus a humectée du plus doux nectar. Heureux mille fois les Amans enchaînés par des liens indiſſolubles, & dont les feux, ſans être réfroidis par des plaintes jalouſes, s'éteindront encore trop-tôt pour eux, en ne finiſſant qu'avec leur vie!

Lorſqu'en ma préſence, Lydie,
De mon jeune rival tu vantes la beauté,
Malgré moi je ſuis tranſporté
De dépit & de jalouſie.

Rien ne peut calmer ma fureur;
Le feu qui me dévore, & l'augmente, & l'irrite :
Et dans le trouble qui m'agite,
Tout trahit l'état de mon cœur.

❧

Sur mon front la tristesse est peinte :
Mes larmes, mes soupirs décélent mon tourment ;
Et je cacherois vainement
Le trait dont mon ame est atteinte.

❧

Non, sans courroux je ne peux voir
Mon rival odieux, dans son transport farouche,
Flétrir les roses de ta bouche,
Et jouir de mon désespoir.

❧

Il profane le téméraire,
Des lèvres que Vénus prit soin de parfumer:
Hélas ! il ne sait point aimer !
Lydie, est-il fait pour te plaire ?

❧

Ah ! crois-moi, ces emportemens
Annoncent la fureur plutôt que la tendresse;
Qu'ils sont loin de la douce ivresse
Et des transports des vrais Amans !

Heureux ceux dont l'ardeur fidelle
Se nourrit, croît au sein de la tranquillité!
Leur paisible félicité
A chaque instant se renouvelle.

Unis par les plus tendres nœuds,
A s'aimer constamment le destin les convie;
En paix ils terminent leur vie,
Et la mort seule éteint leurs feux.

Mr Rigoley de Juvigny.

ODE II.

A PYRRHA.

PYRRHA, quel est ce jeune efféminé qui, tout parfumé d'essences, te presse si vivement sur ce lit jonché de roses, dans cette grotte charmante? Simplement parée, à quel dessein

renoues-tu cette blonde chevelure? hélas! combien de fois gémira de ta perfidie & de ton changement, celui qui trop crédule, jouit maintenant de tes charmes! avec quel étonnement il verra pour la première fois les flots agités par les noirs Aquilons! Il eſpère que tu ſeras toujours fidelle, toujours aimable, & ne ſçait pas que les vents ſont trompeurs. Malheureux ceux qui, ſans avoir éprouvé ton cœur, ſont éblouis de tes appas. Ces murs ſacrés indiquent par ce tableau (1) votif, que dans le temple du puiſſant Dieu

(1) Lorſque les Anciens échappoient à quelque naufrage, ils conſacroient aſſez ordinairement à Neptune un tableau repréſentant le triſte état où ils s'étoient trouvés. Horace fait alluſion à cette coutume, ſe ſouvenant des périls auxquels l'avoit expoſé ſon amour pour Pyrrha.

des mers, j'ai suspendu mes vêtemens mouillés.

❧

Notre sublime Rousseau a imité cette Ode : les trois strophes suivantes me paroissent fort belles.

Mais qu'il connoît peu quel orage
Suivra ce calme suborneur !
Qu'il va regretter le rivage !
Que je plains le triste naufrage,
Que lui prépare son bonheur!

Quand les vents, maintenant paisibles,
Enfleront la mer en courroux :
Quand pour lui les Dieux inflexibles,
Changeront en des nuits terribles
Des jours qu'il a trouvés si doux ?

Insensé, qui sur tes promesses
Croit devoir fonder son appui,
Sans songer que mêmes tendresses,
Mêmes sermens, mêmes caresses;
Trompèrent un autre avant lui !



ODE

ODE III.

Sur son amour pour Glycère.

La cruelle mère des Amours, le fils de Sémélé, & le plaisir séducteur, me forcent de rallumer ma flamme éteinte. Je brûle de nouveau pour la charmante Glycère, plus blanche que le marbre poli de Paros. Son enjouement folâtre, son visage enchanteur, que l'on ne peut regarder impunément, enfin toute sa personne m'enivre d'amour. Vénus n'est plus dans son île de Chypre, elle est toute entière dans mon cœur (1). Elle ne permet pas

(1) C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

Racine.

que je chante les Scythes, ni les Parthes si redoutables dans leur fuite, ni tout ce qui ne respire pas l'Amour. Elevez ici un autel de gazon ? Apportez-moi de la vervaine, de l'encens, & une coupe remplie de vin de deux ans ? Le sang d'une victime adoucira peut-être cette Déesse.

Rien n'est si fort que l'amour qui m'engage.
Jamais on n'a brûlé d'une si vive ardeur,
Il faudroit avoir plus d'un cœur,
Pour en ressentir davantage.

CHAULIEU.

J'avois en vain quitté l'amoureux esclavage.
La Mère des Amours, des Graces & des Jeux,
La volupté, Bacchus, aujourd'hui tout m'engage
A reprendre de nouveaux nœuds.

❧

Je brûle pour Glycère, & ſa beauté m'en-
chante :
Sa folâtre gaiété, ſes regards ſéduiſans,
Les roſes de ſon teint, ſa blancheur écla-
tante,
Ont ſans peine enflammé mes ſens.

❧

Vénus & tous ſes feux ont paſſé dans mon
ame :
Elle a choiſi mon cœur pour être ſon ſé-
jour :
Et ce cœur, conſumé par ſa brûlante flamme,
Servira de temple à l'Amour.

❧

Dans les tranſports charmans de mon ardeur
nouvelle,
Je ne puis me livrer qu'à mes tendres dé-
ſirs ;
Et déſormais ma Lyre, aux ſons guerriers
rebelle,
Ne chantera que les plaiſirs.

Viens, Glycère : il est temps d'appaiser la
Déesse :
Rendons-la, s'il se peut, favorable à nos
vœux :
Et qu'un lit de gazon, dans notre douce
ivresse,
Nous serve d'Autel à tous deux.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

ODE IV.

A VÉNUS.

O VÉNUS, Reine de Gnide & de Paphos, abandonne ton île chérie de Chypre. Transporte-toi dans la maison délicieuse de Glycère. Elle t'invoque & brûle sans cesse de l'encens en ton honneur. Que le tendre Amour, les Graces sans ceinture, les Nymphes & Mercure, y volent sur tes pas, ainsi

que la jeune Hébé, ſans toi toujours moins charmante.

ODE V.

A CHLOÉ.

Tu me fuis, Chloé, avec la viteſſe d'un Faon égaré, qui cherche ſur les montagnes eſcarpées ſa mère timide. Le vent, les arbres, tout lui cauſe de vaines frayeurs. Au retour du Printems, ſoit que les lézards ſe gliſſent dans un buiſſon, ſoit que le zéphire agite les feuilles nouvelles, ſon cœur palpite, & ſes genoux fléchiſſent (1). Reprends tes eſprits, Chloé, je ne te pourſuis pas pour te dévorer, comme

(1) Je crois que la Fontaine a voulu imiter cet endroit, dans ſa Fable *du Liévre*

le pourroit faire un Tygre cruel, ou un Lion terrible. Cesse enfin de suivre les pas de ta mère : Tu es dans l'âge de goûter les plaisirs de l'Amour.

Jeunes Beautés, profitez du bel âge,
Suivez le doux penchant de vos cœurs amoureux.
Rendez-vous, formez de doux nœuds :
Que servent les beaux jours, si l'on n'en fait usage ?

& des Grenouilles. Le Fabuliste me paroît l'emporter sur son modèle : sa gradation est plus sensible, plus marquée :

Il étoit douteux, inquiet :
Un soufle, un ombre, un rien, tout lui donnoit la fiévre :

Voilà comme les grands Poëtes imitent : en imitant ils deviennent eux-mêmes des modèles.

Qui fuit un aimable esclavage,
S'éloigne du seul bien, qui doit nous rendre
heureux.
Jeunes Beautés, profitez du bel âge,
Suivez le doux penchant de vos cœurs amoureux.

Duché.

ODE VI.

A Tibulle.

Ne te livre point à une douleur immodérée, par le souvenir des rigueurs de la cruelle Glycère : cher Tibulle, cesse de soupirer de plaintives Elégies, parce qu'un rival plus jeune, charme & captive ton infidelle ? Lycoris au petit front, brûle pour Cyrus, & Cyrus ne respire que pour la rebelle Pholoé. Mais les chèvres vivront plutôt avec les loups cruels, que Pholoé réponde à ce honteux amour. Ainsi

l'ordonne Vénus, qui, par un jeu barbare, ſoumet à un joug d'airain des Amans qui ne peuvent jamais ſe convenir. Dans le temps que Vénus m'étoit favorable, l'affranchie Myrtale me retenoit dans ſes fers. Combien je les chériſſois ! Cette Myrtale eſt plus inconſtante que les flots de la mer Adriatique.

O rigoureux Amour, que les feux que tu verſes
Font dedans nos eſprits de brûlures diverſes !
Je diſcours quelquefois ſur tes faits inconſtants :
Mais plus je les recherche, & moins je les entends.

Myrthis de mon amour ouvertement ſoupire,
Je brûle pour Delon; Délon aime Thamire :
Lui des traits de Myrthis, ſe ſent vivement poind :
Myrthis belle à tout autre, à mes yeux ne l'eſt point.
Voilà comme un enfant de nos flammes ſe joue.... *l'Abbé* DESPORTES.

ODE VII.

A LA FONTAINE DE BLANDUSIE.

O FONTAINE de Blandusie, plus brillante que le cristal, & digne de douces libations de vin, couronné de fleurs, demain je t'immolerai un chevreau, dont le front est armé de cornes naissantes ! En vain il se prépare aux amours & aux combats ; il rougira de son sang tes flots raffraîchissans. Les feux de la brûlante canicule ne peuvent pénétrer jusqu'à toi. Tu procures une fraîcheur délicieuse aux taureaux fatigués du labour, & aux troupeaux errans dans la plaine. Tu deviendras une des plus célèbres Fontaines, si je chante les chênes qui ombragent les

rochers, d'où jailliſſent en murmurant tes eaux limpides.

Voici des vers délicieux, dictés par les Graces :

O qu'il eſt doux de reſpirer
Cet air frais, ces pures haleines
D'un vent qui du fond des Fontaines
S'échappe, & n'oſant murmurer,
Vole ſur l'aîle du myſtère !
Amour, il eſt tems de régner ;
Vénus ſe promène à Cythère,
Et les Graces vont ſe baigner.

Au fond d'un boſquet d'Idalie,
Dont nul mortel n'oſe approcher,
La Fontaine d'Alcidalie
Se filtre à travers un rocher ;
Et ſuivant une pente douce,
Qui la conduit en l'égarant,
Elle remplit en murmurant,
Un baſſin revêtu de mouſſe.
Les arbres courbés alentour.
La dérobent à l'œil du jour.

L. C. D. B.

ODE VIII.

HORACE ET LYDIE.

HORACE.

LORSQUE tu m'aimois, & que nul autre que moi n'enlaçoit ses bras autour de ton col d'albâtre, je vivois alors plus heureux qu'un puissant Monarque.

LYDIE.

TANDIS que tu brûlois pour moi seule, & que Lydie l'emportoit dans ton cœur sur Chloé, ma gloire étoit plus éclatante que celle d'Ilie, mère des Romains (1).

(1) Rhéa Sylvia étoit fille de Numitor. Amulius son oncle la fit renfermer fort jeune

HORACE.

CHLOÉ captive aujourd'hui tous mes ſens, Chloé qui ſçait marier ſa douce voix aux ſons touchans du luth. Je ne balancerois pas à mourir pour elle, ſi les deſtins vouloient à ce prix épargner ſes jours.

LYDIE.

JE brûle pour Calaïs, fils d'Ornithus; il brûle pour moi des mêmes feux : je mourrois mille fois, pour conſerver les jours de mon Amant.

HORACE.

MAIS ſi notre ancien amour alloit

---

avec les Veſtales. Malgré cette précaution, elle donna naiſſance à Rémus & Romulus, & ſoutint que Mars étoit leur père, quoiqu'ils ne fuſſent que les fils de quelque Prêtre fourbe & inſinuant; mais il falloit bien que le fondateur de Rome eût une origine céleſte.

renaître, & que Vénus nous soumît encore à son joug impérieux? Si j'oubliois la blonde Chloé? Lydie que j'ai négligée, voudroit-elle de nouveau partager ma flamme?

LYDIE.

QUOIQUE Calaïs soit plus beau que le jour & que tu sois plus léger que le vent, & plus prompt à t'irriter que les flots de la Mer Adriatique, j'aimerois mieux encore vivre & mourir avec toi.

Cette Ode est un chef-d'œuvre de délicatesse; & comme dialogue, elle est peut-être unique. Je l'ai traduite d'autant plus volontiers, qu'elle me fournit l'occasion de mettre sous les yeux du Lecteur, deux excellentes Traductions, chacune dans leur genre;

l'une de M. le Duc de Nivernois & l'autre de M. Rigoley de Juvigny, ainſi qu'une Imitation heureuſe, & des plus agréables par le célèbre Rouſſeau, dans *le Devin du Village*.



HORACE ET LYDIE.

HORACE.

PLUS heureux qu'un Monarque au faîte des
grandeurs,
J'ai vu mes jours digne d'envie:
Tranquilles, ils couloient au gré de nos
ardeurs;
Vous m'aimiez, charmante Lydie.

LYDIE.

QUE mes jours étoient beaux quand des
ſoins les plus doux,
Vous payiez ma flâmme ſincère!
Vénus me regardoit avec des yeux jaloux;
Chloé n'avoit pas ſu vous plaire.

HORACE.

PAR ſon luth, par ſa voix, organe des amours,
Chloé ſeule me paroît belle :
Si le deſtin jaloux veut épargner ſes jours,
Je donnerai les miens pour elle.

LYDIE.

LE jeune Calaïs, plus beau que les Amours ;
Plaît ſeul à mon ame ravie ;
Si le deſtin jaloux veut épargner ſes jours,
Je donnerai deux fois ma vie.

HORACE.

QUOI, ſi mes premiers feux ranimant leur ardeur
Etouffoient un amour fatale :
Si perdant pour jamais tous ſes droits ſur mon cœur,
Chloé vous laiſſoit ſans rivale.....

LYDIE.

CALAIS eſt charmant ; mais je n'aime que vous :
Ingrat, mon cœur vous juſtifie.
Heureuſe également, en des liens ſi doux,
De perdre ou de paſſer la vie !

M. le Duc DE NIVERNOIS.

HORACE ET LYDIE.

HORACE.

TANT que tu m'as aimé, lorsque j'avois ta foi,
Que je possédois seul & ton cœur & tes charmes,
Mes jours s'écouloient sans alarmes;
Le bonheur étoit fait pour moi.

LYDIE.

TANT que tu fus fidelle à ta chère Lydie,
Que Chloé n'avoit point encor soumis ton cœur;
J'étois au comble du bonheur,
Et les Dieux me portoient envie.

HORACE.

PAR son luth, par sa voix, Chloé sait m'attendrir:
Elle seule à présent tient mon ame asservie:
Pour elle s'il falloit ma vie,
Je ne craindrois pas de mourir.

LYDIE.

J'ADORE Calaïs, & Calaïs m'adore :
Je mourrois mille fois pour mon cher Calaïs,
Si les Dieux vouloient à ce prix,
Joindre à ses jours les miens encore.

HORACE.

MAIS si des plus beaux feux le fidelle retour,
De la tendre Lydie alloit finir les peines!
Si de Chloé brisant les chaines,
Je te rendois tout mon amour!....

LYDIE.

DU charmant Calaïs, en vain l'ardeur m'est chère;
Malgré ton inconstance, il est plus doux pour moi
De t'aimer toujours, de te plaire,
De vivre & mourir avec toi.

M. Rigoley de Juvigny.



COLETTE.

TANT qu'à mon Colin j'ai ſu plaire,
Mon ſort combloit mes déſirs.

COLIN.

QUAND je plaiſois à ma Bergère,
Je vivois dans les plaiſirs.

COLETTE.

DEPUIS que ſon cœur me mépriſe,
Un autre a gagné le mien.

COLIN.

APRÉS les doux nœuds qu'elle briſe,
Seroit-il un autre bien ! ....

COLIN.

QUELQUE bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me ſont offerts,
J'euſſe encore préféré Colette
A tous les biens de l'Univers.

COLETTE.

QUOIQU'UN Seigneur jeune, aimable,
Me parle aujourd'hui d'amour,
Colin m'eût semblé préférable
A tout l'éclat de la Cour.

J. J. ROUSSEAU.

ODE IX.

A LYCÉ.

LYCÉ, les Dieux ont écouté mes prières ; ils ont enfin exaucé mes vœux. Te voilà vieille, & tu veux encore paroître aimable. Tu as l'impudence de folâtrer, & de boire sans retenue, & lorsque tes esprits sont troublés par le vin, tu appeles l'Amour, sourd à tes chants désagréables. Ce Dieu se tient maintenant sur les joues de roses de la charmante Chio, qui touche si

bien des inſtrumens. Il ne s'arrête point ſur les chênes vieux & arides. Tes dents, tes rides, tes cheveux blancs le mettent en fuite. La pourpre, ni les pierres précieuſes ne feront renaître nos jours écoulés, & inſcrits dans les faſtes. Hélas! que ſont devenus tous ces charmes, ce teint brillant, cette aimable vivacité! Que te reſte-t-il, hélas! de cette Lycé, de cette belle Lycé qui ne reſpiroit que l'amour. Sa beauté avoit ravi mon cœur. Après la jeune Cynare, tu l'emportois ſur toutes les autres par tes charmes & par tes attraits. Les deſtins n'ont accordé à Cynare qu'un petit nombre d'années; tandis qu'ils laiſſeront vivre Lycé, autant qu'une vieille corneille, afin que les jeunes Romains ne puiſſent voir, ſans éclater de rire, ce ſquelette décharné (1).

---

(1) *Une torche réduite en cendre.*

Enfin mes vœux ſont exaucés,
Lyce, tes beaux jours ſont paſſés:
Tu deviens laide & contrefaite:
Le tems ton viſage a changé:
Et ce qui me rend mieux vengé,
Tu fais la jeune & la doucette.....

Amour, du Printems compagnon,
Eſt un enfant, c'eſt un mignon,
Qui ſe plaît au frais des herbages;
Parmi les fleurs il tend ſes rêts,
Et fuyant les vieilles forêts,
Fait ſon nid aux jeunes bocages....

Las, hélas! que ſont devenus
Tant d'Amours, & tant de Vénus,
Qui troubloient mon ame charmée!
Chauds regards, propos raviſſeurs,
Feints ſoupirs, poignantes douceurs,
Tous vos feux ſont moins que fumée.

Après Iane unique en beauté,
Le nom de Lyce étoit vanté:
Mais Iane avoit l'ame naïve,
Et n'aimoit point à décevoir,
Où Lyce toujours s'eſt fait voir
Mauvaiſe, inconſtante & laſcive.

C'eſt pourquoi les deſtins amis,
Peu de jours à Iane ont permis,
Et l'ont d'entre nous retirée,
Avant que ſa jeune vigueur
De l'âge éprouvât la rigueur;
Et mille Amans l'ont ſoupirée.

Mais les Dieux qui ne t'aiment pas,
Lyce, te font vivre ici bas,
Autant qu'une vieille corneille,
Afin que l'Amant s'effrayant,
Voye ſa faute en te voyant,
Surpris de honte & de merveille.

l'Abbé Desportes.





VEILLÉE DES FÊTES DE VÉNUS.



Qu'ici chacun chante !
Tout plaît, tout enchante :
Tout pare nos champs.
La terre eſt riante,
Profitons du temps.

TOUT le monde connoît le *Pervigilium Veneris*, *Veillée des Fêtes de Vénus*. L'Auteur de ce petit Poëme Latin eſt abſolument

inconnu. On l'avoit faussement attribué à Catulle. Le célébre Pierre Pithou, Magistrat distingué par sa rare probité, & par sa vaste érudition, & Claude Saumaise, l'ont arraché à l'oubli dans lequel il étoit plongé depuis quelques siécles. Plusieurs Commentateurs se sont exercés sur ce Poëme. Nous avons suivi de préférence l'Edition du Père Sanadon, & nous renvoyons à ses excellentes notes. Voici comme ce Père s'exprime, en parlant de cette piéce Latine : » Malgré » toutes les beautés qui en re» haussent le prix, on n'y trouve » point cette majestueuse & élé» gante simplicité des écrivains
» du

» du beau fiècle. Parmi les pen-
» fées délicates & ingénieufes
» qui y éclatent, on remarque
» je ne fçais quelle affectation
» d'efprit, qui fe fent un peu
» de la décadence du bon goût.
» Quelque brillante, & quel-
» que fleurie que foit l'élocu-
» tion, la latinité n'en eft pas
» toujours exquife......... il
» eft étonnant qu'un Poëte, &
» un Poëte Païen, ait fait une
» piéce auffi mignone, pour
» une fête fi galante; fans qu'il
» lui ait rien échappé, qui
» puiffe alarmer la pudeur. Com-
» bien de Poëtes de nos jours
» n'auroient pas eu la même
» réferve?........ le Poëte a

» employé tout ce qui pouvoit
» y donner du prix. La Physi-
» que, la Fable, l'Hiſtoire, la
» Poëſie lui ont fourni des orne-
» mens qu'il a ſçu placer à pro-
» pos. Rien n'y eſt inutile. Tout
» va au même but. Vénus y
» tient par tout la première
» place, & les accompagnemens
» qu'on lui donne ne ſervent
» qu'à décorer ſon triomphe.
» Elle eſt le principe de toutes
» les productions de la nature :
» le Printems lui doit ſes graces
» naiſſantes : elle réunit les trou-
» peaux qui ſont les richeſſes
» des Bergers : elle anime les
» oiſeaux à former leur tendre
» ramage : elle fertiliſe les terres ;

» elle fait le bonheur des hom-
» mes, & la gloire de l'Empire
» Romain. Enfin Vénus eſt ici
» repréſentée comme la Reine
» du monde; mais une Reine
» bienfaiſante, qui ne fait ſentir
» ſon pouvoir, que par les tréſors
» & les beautés qu'elle répand
» avec profuſion, dans toutes les
» parties de ce vaſte univers. Tel
» eſt le tableau racourci que je
» préſente de la piéce qu'on va
» lire, & je ne crains point qu'on
» me reproche de l'avoir flatté «.

Ce Poëme a déjà été traduit pluſieurs fois en François. Nous avons cru cependant pouvoir, ſans témérité, nous exercer ſur le même ſujet. Chaque Traducteur

a sa manière de voir, de sentir, & de traduire. Il peut exister en même tems deux bonnes traductions (& plus souvent encore deux mauvaises) du même Ouvrage. Nous attendons le jugement du Public.





VEILLÉE
DES FÊTES
DE VÉNUS.



Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & ſoupire :
Que le cœur qui s'eſt enflammé
Suive encor l'amoureux empire. (1).

DÉJA le Printems eſt de retour. Les bocages retentiſſent des chants

(1) Ces quatre vers de Danchet dans Aréthuſe, ſont préciſément la traduction littérale des deux vers Latins, qui ſervent de refrein dans cette piéce : Nous n'y avons

harmonieux. Le Printems fait renaître toute la nature. Le Printems ramène les Amours. Au Printems les oiseaux s'unissent. Les pluies fécondes raniment la verdure, & les bois se couronnent de feuillages. Demain Vénus rassemblera les Amours sous des berceaux de myrte. Demain assise sur un trône élevé elle dictera ses Loix (1).

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé
Suive encor l'amoureux empire.

---

fait qu'un léger changement dans le second qu'on lit ainsi :

Aujourd'hui s'enflamme & soupire.

(1) Arbres dépouillés si longtems,
Couronnez vos têtes naissantes,
Et de vos fleurs éblouissantes
Parez le trône du Printemps.

C'eſt dans cette ſaiſon charmante
que, du ſang d'un Dieu, & de l'écume

Elevez vos pampres ſuperbes
Sur le faîte de ces ormeaux :
Vignes, étendez vos rameaux ;
Jaſmins, ſortez du ſein des herbes,
Montez, ombragez ces berceaux :
Et vous aimables arbriſſeaux,
Lilas, croiſſez, tombez en gerbes,
Ornez ces portiques nouveaux.
Que l'air ſe parfume & s'épure ;
Que l'onde jailliſſe & murmure ;
Que rien ne trouble un ſi beau jour ;
Que les bois, les fleurs, la verdure
Faſſent de toute la nature
Un temple digne de l'Amour.
Sur un nuage de roſée
Vénus deſcend du haut des cieux,
Et la terre fertiliſée
S'enivre du nectar des Dieux.
Au retour de cette immortelle,
Tout germe, s'enflamme & s'unit ;
De l'univers, qui rajeunit,
L'hymen heureux ſe renouvelle ;

de la Mer, l'Océan produisit Vénus & la montra sur les flots, au milieu

---

L'air s'embrase de nouveaux feux :
Les bois confondent leurs feuillages ;
Les mers embrassent leurs rivages,
Et le soleil plus lumineux
Se joue à travers les nuages.
O Vénus, qui peut résister
A la douceur de ton empire ?
O Vénus, qui peut éviter
Le piége où ta voix nous attire ?
Au sein des rochers les plus durs,
La chaleur active & puissante,
Force la terre languissante
D'enfanter des métaux plus purs
L'Amour, par des routes certaines,
Pénétre dans tous les ressorts,
Circule dans toutes les veines,
Donne la vie à tous les corps ;
Il fend les airs, nage dans l'onde,
Et la terre qu'il rend féconde,
Dans ses bras aime à respirer ;
Ce Dieu charmant enseigne au monde
Le secret de se réparer.

L. C. D. B.

d'une troupe de Néréïdes, & de Monstres Marins.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

C'est Vénus qui colore les fleurs. Elle embellit le Printemps. C'est elle qui échauffe dans son sein les douces haleines des Zéphirs, & répand ses bienfaits sur les campagnes. Elle-même distille cette rosée brillante, produite par la fraîcheur des nuits; & le matin elle en humecte les tendres boutons de rose, nés du sang d'Adonis, déchiré par les baisers d'un sanglier amoureux.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Vénus commande aux Nymphes de se rassembler dans des bosquets de

myrte. L'Amour doit être avec elles : mais on doit craindre, s'il porte ses armes, qu'il n'ait un autre dessein, que celui de s'amuser. Allez, Nymphes, allez sans crainte. Il quitte ses armes ; il ne veut que folâtrer. Sa mère lui ordonne d'être nud & désarmé, de peur qu'il ne vous blesse avec son arc, ses fléches, ou son flambeau. Cependant, Nymphes, tremblez. L'Amour est si beau ! . . . . . . Quoique nud, quoique désarmé ; Cupidon n'en est pas moins redoutable.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Diane, de jeunes filles, chastes comme vous, viennent de la part de Vénus, pour vous engager à vous éloigner pendant ces fêtes, afin que les bois ne soient pas teints du sang de leurs hôtes.

Vénus elle-même feroit venue vous en prier, si votre pudeur lui eût laissé l'espérance de vous fléchir. Elle désireroit que vous pussiez partager nos divertissemens, s'il étoit décent qu'une chaste Déesse y parût. Vous verriez pendant trois nuits une troupe de jeunes filles, couronnées de fleurs, livrées aux plaisirs, se partager en différens choeurs, se répandre dans vos bois, & voler de bosquets en bosquets. Cérès, Bacchus & le Dieu de la Poësie assisteront à ces fêtes; &, si vous le permettez, nous passerons les nuits entières à chanter. Déesse, éloignez-vous: Vénus aura l'empire des forêts.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire:
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

La Déesse veut qu'on lui élève un

Trône, formé des fleurs odorantes du Mont-Hybla. Les Graces ſiégeront à ſes côtés; elle dictera elle-même ſes loix. Collines du Mont-Hybla, produiſez une riche moiſſon de fleurs! offrez toutes celles qui embelliſſent les campagnes de l'Etna! Prodiguez aujourd'hui tous les tréſors des autres ſaiſons. Les Nymphes champêtres, les Naïades, les Napées, & les Oréades ſe trouveront à cette fête. Vénus veut qu'elles ſoient aſſiſes autour de ſon Trône. Elle a prévenu ces jeunes Nymphes, de ne point ſe fier à l'Amour, quoique déſarmé.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & ſoupire:
Que le cœur qui s'eſt enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

L'air, qui le premier s'eſt uni avec la terre, pour embellir le Printems, couvrira demain d'une ombre ſalutaire,

les fleurs déſſéchées par les frimats. Des pluies fertiles ont déjà humecté le ſein de cette tendre épouſe. Mêlées à ce vaſte corps, elles vont développer & nourrir toutes ſes productions. Vénus pénétre d'un ſoufle vivifiant l'ame, & les différentes parties qui compoſent cet univers (1). Elle l'entretient, & le gouverne par une puiſſance ſecrette.

---

(1) Les vers ſuivans ſont très-beaux. M. Malfilâtre s'adreſſe à Vénus avec une douce & tendre énergie :

La paix te ſuit : les flots ſéditieux,
En te voyant, retombent & s'appaiſent :
L'aquilon fuit ; les tonnerres ſe taiſent,
Et le ſoleil revient plus radieux,
Dorer l'azur dont ſe peignent les Cieux
A ton aſpect la nature eſt émue :
En rugiſſant le lion te ſalue :
L'ours en grondant t'exprime ſes plaiſirs :
L'oiſeau léger te chante dans la nue ;
Et l'homme enfin, par la voix des ſoupirs,
Te rend hommage, & t'offre ſes déſirs.

Elle féconde l'air, la terre, & les abîmes des mers. Elle veut que tous les êtres ſachent ſe reproduire.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & ſoupire :
Que le cœur qui s'eſt enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Vénus tranſporta dans le Latium les Dieux Pénates des Troyens : fit épouſer la jeune Lavinie à ſon fils Enée, & livra enſuite au Dieu Mars la Veſtale Ilie. C'eſt elle qui unit les Romains avec les Sabines, alliance d'où ſont ſortis

---

Rien ne t'échappe, & l'abîme des ondes.
S'embrâſe auſſi de tes flammes fécondes ;
Et ſous tes traits, ſous tes brûlans éclairs,
Pleins d'allégreſſe en leurs grottes profondes,
Tu vois bondir tous les monſtres des Mers.
C'eſt toi, par qui ſont les Etres divers,
C'eſt toi, Vénus, qui rajeunit les mondes,
Et dont le ſoufle anime l'Univers.
L'Olympe même éprouve ta puiſſance....

le Peuple & les Chevaliers. Les Sénateurs, & les Césars descendus de la Déesse, succédèrent à Romulus.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Vénus rend les campagnes fertiles. Tout y ressent sa présence. On dit que l'Amour est né au milieu des champs. Cette Déesse l'enfanta parmi les fleurs, & le jeune Dieu fut nourri de leurs sucs les plus délicieux.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Déjà les taureaux se couchent sur les genêts : les brebis bêlantes sont à l'ombre des feuillages avec les béliers. Le lien conjugal réunit tous les êtres. Vénus ordonne que les oiseaux fassent

entendre leurs concerts mélodieux. Les étangs retentissent des cris aigus des cygnes. La fille de Térée chante à l'ombre des peupliers. On diroit qu'elle soupire ses amours dans ses chants, & qu'elle ne plaint pas sa sœur, d'avoir eu un mari barbare. Elle chante : je dois donc l'imiter. Apollon m'est favorable : si ma Muse, au retour du Printems, demeuroit muette, ce Dieu me dédaigneroit pour toujours. C'est ainsi que périrent les habitans d'Amycles (1), pour avoir voulu garder le silence.

Plus loin, dans ces forêts sauvages,
Les lions rugissent d'amour,
Tandis que les ramiers volages
Viennent soupirer à l'entour ;

---

(1) Amycles, ville d'Italie. Elle ne subsiste plus aujourd'hui. Ses Magistrats, voulant éviter les terreurs paniques, avoient ordonné de ne point avertir de l'approche de l'ennemi.

Le fier dragon & le reptile,
L'insatiable crocodile,
L'oiseau que révère Memphis,
Le dromadaire des Sophis,
Les monstres craintifs ou féroces
Qui peuplent le sein de Thétis,
Tous forment des nœuds assortis,
Et l'Amour préside à leurs noces.
Regnez sur les flots applanis,
Alcyons, déployez vos aîles,
Les vents respecteront vos nids,
Et les flots vous seront fidèles.
Vous, qui, dans l'humide séjour,
Cachez vos brillans coquillages,
Vénus vous appelle en ce jour:
Formez de nouveaux mariages,
Et que les perles soient les gages
Que l'hymen présente à l'Amour:
Déjà sous l'épine fleurie,
Philomele exerce sa voix:
Progné voltige autour des toits;
L'oiseau de Vénus se marie,
Et la tourterelle attendrie
Gémit d'amour au fond des bois....

L'ennemi vint: on garda un profond silence; la ville fut prise, & entièrement détruite.

Le monde à nos yeux va renaître ;
Et tous les êtres dans ce jour,
En rendant hommage à l'Amour,
Soulagent l'ennui de leur être.
Peuplez les divers élémens,
Insectes, à qui la nature
Accorda si peu de momens,
Vengez-vous d'une loi si dure ;
Naissez, vivez, mourez amans,
Qu'importe, au bout de la carrière,
Qu'un seul instant délicieux,
Ait rempli votre vie entière,
Si le plaisir qui fait les Dieux,
Vous anima dans la poussière ? ...
Telles sont les vives images
Que le Printems offre à nos yeux.

L. C. D. B.





POESIES DE DIVERS AUTEURS.



C'eſt un parterre, où Flore répand ſes biens ;
Sur différentes fleurs l'Abeille ſe répoſe,
Et fait du miel de toute choſe.

La Fontaine.



A Leucothoé.

LEUCOTHOÉ me hait : mais plus elle me hait, & plus je brûle pour elle. Que ce ſeroit-ce donc, ſi elle n'étoit pas auſſi ſévère ? quand elle ſeroit moins charmante, elle auroit

eu ſur mon cœur le même empire. La cruelle, a découvert habilement le foible de mon ame! elle en triomphe, & me fuit, pour augmenter encore davantage mon amour, qu'elle dédaigne.

MARULLE.

SUR LE MÉPRIS DES RICHESSES.

JE ne déſire ni tréſors, ni richeſſes immenſes. Je dédaigne le ſceptre des Rois, & les honneurs du triomphe. Je ne ſuis point tenté de voir des armées rangées en bataille. Je veux vivre agréablement au milieu des tendres Amours. Ma Maîtreſſe fait tout mon bonheur. Goûtons la volupté: cueillons en badinant la fleur des plaiſirs. Je veux parfumer mes cheveux avec des eſſences odorantes. Que tous mes jours s'écoulent au milieu des ris

& des jeux ! Que tous mes inſtans ſoient conſacrés aux Graces & aux Amours !

CRINITUS.

Egayons ce reſte de jours
Que la bonté des Dieux nous laiſſe !
Parlons de plaiſirs & d'amours ;
C'eſt le conſeil de la ſageſſe.

CHAULIEU.

MONOLOGUE D'AMARILLIS.

O MIRTIL, mon cher Mirtil, ſi tu pouvois lire dans le cœur de l'Amante infortunée, que tu nommes cruelle ; je ſais que tu aurois pour elle cette tendreſſe & cette pitié que tu veux en exiger ! Que nous ſommes malheureux dans notre amour ! En effet, quel bonheur pour toi d'être aimé, ô mon cher Mirtil, & quel

avantage pour moi, d'avoir un Amant ſi chéri ! Pourquoi nous déſunis-tu, cruel deſtin, ſi l'amour nous enchaîne? Et toi fatal Amour, pourquoi nous unis-tu, ſi le deſtin nous ſépare? Hôtes des forêts, que vous êtes heureux ! La nature ne vous a preſcrit d'autre loi dans vos amours, que celle de l'amour même (1). Loi humaine, quelle eſt donc ta rigueur ? Tu punis de mort l'Amour le plus parfait : loi barbare, tu contraries la nature ! Mais, que dis-je, infortunée ! Ah ! l'Amant qui craint la mort, aime bien foiblement. Plût au Ciel, ô mon cher Mirtil, que

---

(1) Clairs ruiſſeaux, coulez dans la plaine:
Soupirez, aimables zéphirs :
Il n'eſt point de loi qui vous gêne;
L'innocence eſt de tous vos plaiſirs ;
Et toujours l'Amour qui vous mene,
Vous conduit où tendent vos déſirs.

Duché.

la mort fût la seule peine pour les cœurs livrés à l'Amour ! O pudeur, loi inviolable, je te consacre, je te sacrifie tout mon amour, & je l'étouffe courageusement ! Pour toi, mon cher Mirtil, pardonne à ton Amante, qui n'est cruelle, que lorsqu'elle ne peut te montrer toute sa tendresse ! Pardonne à l'infortunée Amarillis ! C'est au fond de son cœur qu'elle cache toute sa tendresse pour toi.

GUARINI.

DÉPIT AMOUREUX.

Je suis encore enflammé, cruelle, mais je ne t'adore plus, indigne & perfide Amante d'un Amant si fidèle. Tu n'auras plus lieu désormais de te moquer de mon tourment. Mon cœur est guéri, & si je suis encore enflammé,

ingrate, ce n'eſt plus d'amour : je n'ai pour toi que du mépris !

Le même.

Ce Madrigal du Guarini ſemble avoir fourni l'idée d'une Ode charmante par ſa tournure & ſa délicateſſe : elle eſt du célébre Abbé Métaſtaſe. L'Abbé Desfontaines l'a traduite en François. Nous allons joindre ici cette traduction qui eſt très-bien faite & très agréable.

LA LIBERTÉ,

OU LA PARFAITE INDIFFÉRENCE.

GRACES à tes tromperies, Nicé, je reſpire. Les Dieux enfin ont eu pitié d'un malheureux : enfin mon ame ſe ſent délivrée de ſes liens. Pour cette fois, ma liberté n'eſt pas un ſonge.

Mon

❧

Mon ancienne ardeur eſt éteinte. Je ſuis ſi tranquille, que chez moi l'amour ne trouve point de dépit pour ſe maſquer. Quand on prononce ton nom, Nicé, je ne change plus de viſage; & quand je te regarde, mon cœur n'eſt plus ému.

❧

Je dors, & je dors ſans te voir en ſonge. A mon réveil tu n'es plus le premier objet de ma penſée. Je m'éloigne de toi ſans déſir de te revoir : Je te revois ſans plaiſir & ſans peine.

❧

Je parle de tes charmes ſans rien ſentir. Je me rappelle tes injuſtices, ſans en être piqué. Tu t'approches de moi, ſans que j'en ſois confus. Je puis, même avec mon rival, m'entretenir de ta beauté.

❧

Regarde-moi d'un œil fier & dédaigneux : parle-moi avec un air de bonté & de douceur : l'un & l'autre m'est égal. Ta bouche n'a plus d'empire sur mes sens ; tes yeux ne sçavent plus le chemin de mon cœur.

❧

Que je sois gai, que je sois triste, ma gaieté ou ma tristesse n'est plus ton ouvrage. Les bois, les collines, les prairies me plaisent sans toi ; & je m'ennuie avec toi dans un ennuyeux séjour.

❧

Vois si je suis sincère. Tu me sembles encore belle ; mais tu n'es plus pour moi une beauté sans pareille. Je vois même sur ton charmant visage (que le vrai ne t'offense point) quel-

ques défauts, que je prenois pour des agrémens.

❧

Quand je brisai ma chaîne (je l'avoue à ma honte) je crus sentir mon cœur se briser : je crus que j'allois mourir. Mais pour sortir d'esclavage, pour n'être plus maltraité, pour devenir maître de son sort, que ne souffre-t-on pas?

❧

L'oiseau, pour se débarrasser des gluaux qui l'enchaînent, sacrifie quelques plumes. Il tarde peu à les recouvrer, & instruit par l'expérience, il ne tombe plus dans le piége.

❧

Tu crois peut-être, Nicé, que je t'aime encore, parce que je dis souvent que je ne t'aime plus. Je parle, suivant cet instinct naturel, qui fait parler des dangers qu'on a courus.

❧

Le Guerrier raconte les actions périlleuses où il s'est trouvé : il se plaît à faire voir ses cicatrices. L'esclave devenu libre montre avec plaisir la chaîne barbare qu'il a portée.

❧

Je parle donc ; mais ce n'est que pour me satisfaire. Je parle, sans me soucier que tu me croyes, sans me soucier que tu m'approuves, & sans m'informer si, en parlant de moi, tu es tranquille.

❧

J'abandonne un cœur volage : tu perds un cœur sincère. J'ignore qui de nous se doit consoler le premier. Mais je sçai que Nicé ne trouvera jamais un Amant aussi fidèle, & qu'il est aisé de trouver une Maîtresse aussi perfide.

Les Lecteurs seront peut-être bien aises de trouver ici une imitation en vers de cette même piéce par le fameux J. J. Rousseau.

Grace à tant de tromperies,
Grace à tes coquetteries,
Nicé, je respire enfin.
Mon cœur libre de sa chaîne
Ne déguise plus sa peine ;
Ce n'est plus un songe vain.

Toute ma flamme est éteinte :
Sous une colère feinte
L'Amour ne se cache plus.
Qu'on te nomme en ton absence,
Qu'on t'adore en ma présence,
Mes sens n'en sont pas émus.

En paix, sans toi, je sommeille ;
Tu n'es plus quand je m'éveille
Le premier de mes désirs.
Rien de ta part ne m'agite ;
Je t'aborde & je te quitte,
Sans regrets & sans plaisirs.

Le souvenir de tes charmes,
Le souvenir de mes larmes
Ne fait nul effet sur moi.
Juge enfin comme je t'aime :
Avec mon rival lui-même
Je pourrois parler de toi.

Sois fière, sois inhumaine,
Ta fierté n'est pas moins vaine
Que le seroit ta douceur.
Sans être ému, je t'écoute ;
Et tes yeux n'ont plus de route
Pour pénétrer dans mon cœur.

D'un mépris, d'une caresse,
Mes plaisirs ou ma tristesse
Ne reçoivent plus la Loi.
Sans toi j'aime les bocages ;
L'horreur des antres sauvages
Peut me déplaire avec toi ;

Tu me parois encor belle ;
Mais, Nicé, tu n'es plus celle,
Dont mes sens sont enchantés.
Je vois, devenu plus sage,
Des défauts sur ton visage,
Qui me sembloient des beautés.

Lorsque je brisai ma chaîne,
Dieu, que j'éprouvai de peine!
Hélas! je crus en mourir!
Mais quand on a du courage,
Pour se tirer d'esclavage
Que ne peut-on point souffrir?

Ainsi du piége perfide,
Un oiseau simple & timide
Avec effort échappé,
Au prix des plumes qu'il laisse,
Prend des leçons de sagesse
Pour n'être plus attrapé.

Tu crois que mon cœur t'adore,
Voyant que je parle encore,
Des soupirs que j'ai poussés;
Mais tel au port qu'il desire,
Le nocher aime à redire
Les périls qu'il a passés.

Le guerrier couvert de gloire,
Se plaît, après la victoire,
A raconter ses exploits;
Et l'esclave, exempt de peine,
Montre avec plaisir la chaîne
Qu'il a traînée autrefois.

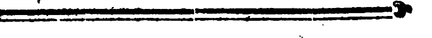
Je m'exprime ſans contrainte ;
Je ne parle point par feinte,
Pour que tu m'ajoutes foi :
Et quoique tu puiſſes dire,
Je ne daigne pas m'inſtruire
Comment tu parles de moi.

Tes appas, Beauté trop vaine,
Ne te rendront pas ſans peine
Un auſſi fidèle Amant.
Ma perte eſt moins dangereuſe ;
Je ſçais qu'une autre trompeuſe
Se trouve plus aiſément.

SUR LA FRAGILITÉ DE LA BEAUTÉ.

JEUNE Nymphe, cueille des Roſes, pendant qu'elles ſont fraîches & nouvelles, & que tu es dans l'âge tendre des plaiſirs : mais ſouviens-toi que tes jours paſſent auſſi rapidement, que l'éclat & la beauté des fleurs.

Vous aurez le destin
De ces fleurs si fraîches, si belles;
Comme elles vous plaisez, vous passerez comme elles.



SUR CLORIS.

LE jour approche, où mon cruel destin va changer. Je reverrai bientôt ce teint qui efface l'éclat des plus brillantes fleurs. Bientôt je considérerai ces beaux yeux, qui enchantent délicieusement mon cœur. Je m'imagine déjà la rejoindre, & lui dire: ô ma fidèle Cloris! Déjà je crois l'entendre répondre: ô mon cher Tircis! Que de tendres soupirs nous formerons ensemble, en lisant dans nos yeux l'amour qui nous enflamme! Où est, me dira-t-elle, ce brasselet de mes cheveux,

que je te donnai à ton départ? ...... Regarde ma Bergère, regarde, je le porte à mon bras. Nous nous dirons l'un à l'autre les peines que nous avons souffertes, pendant cette cruelle absence. Amour, en ces instans approche, & sois témoin d'un bonheur dont tu n'as pas encore d'idée.

JEAN-BAPTISTE ZAPPI D'IMOLE.

Tendres cœurs, qu'agite l'orage,
Vous pourrez trouver un beau jour;
On ne sauroit faire naufrage
Quand on est guidé par l'Amour.
Tôt ou tard, une ame constante,
En aimant, goûte un heureux sort:
C'est quelquefois par la tourmente,
Que l'on est conduit dans le port.

DANCHET.

PLAINTE
DU BERGER NADASTE.

DESTIN toujours funeſte, ſort cruel, je ſuis donc forcé d'habiter une contrée ſi déſerte ! nul Berger ici pour répondre à mes chants : nulle Bergère pour partager ma peine. Malheureux que je ſuis, mon infortune retombe ſur mon troupeau ! il eſt maigre & languiſſant...... C'eſt ainſi que racontoit ſes malheurs, le long des belles rives de l'Arno, le triſte & mécontent Nadaſte : il ceſſa de parler, accablé de douleur ; briſa ſa houlette, & jetta ſa flûte au milieu des eaux.

l'Abbé RANIERI ZUCCHETTI.

Paiſibles ennemis du jour,
Arbres épais, retraites ſombres,
Cachez dans l'horreur de vos ombres,
Mon déſeſpoir & mon amour :
Une indifférence cruelle,
Fait naître ma douleur mortelle :
Je vois ce que j'adore, inſenſible à mes feux ;
Et mon cœur trop conſtant, en ceſſant d'être heureux,
Ne peut ceſſer d'être fidèle.

DUCHÉ.

DESCRIPTION

D'un Cupidon peint par le Parmeſan(1).

CUPIDON eſt repréſenté nud & aîlé : ſa ſtature ſemble annoncer qu'il a

(1) Le Parmeſan eſt un des Peintres les plus fameux dans le genre voluptueux &

quatorze ou quinze ans. Ce tendre fils de Vénus se fait lui même un arc. On voit auprès de lui deux jeunes enfans, emblêmes admirables, l'un du plaisir, & l'autre du chagrin & du repentir. Les cheveux de l'Amour sont peints si naturellement, qu'ils paroissent flottans sur ses belles épaules. Ses yeux, par un prestige heureux de l'art, semblent étinceler. Il regarde en souriant tous ceux qui levent sur lui les yeux. Son sourire est si doux, si tendre, si passionné, que sa bouche charmante

---

délicat. Son tableau de Cupidon étoit charmant, un vrai chef-d'œuvre. J'en ai lu la description dans le Tassoni, Auteur du Poëme intitulé le *Sceau enlevé*. Cette description du Poëte Italien, égale peut-être la beauté, & la perfection de la peinture. On voudra bien suppléer à la foiblesse de ma traduction, qui ne peut rendre qu'imparfaitement la finesse & les graces du texte Italien.

exhale, pour ainſi dire, le plaiſir & la volupté. Il ſe courbe ſur ſon arc pour le tendre. Le mouvement & l'action de ſes mains & de ſes bras, prouvent qu'il attire à lui la flèche, qu'il la balance, qu'il l'agite. La carnation eſt du meilleur goût, & ce portrait de Cupidon réunit à un point de perfection la tendre délicateſſe, la douce moleſſe de la première enfance, avec la beauté noble, mâle, ſuave, & cependant plus fortement prononcée de l'âge viril. Cette peinture eſt ſi naturelle, ſi finie, que l'on ſuit aiſément le jeu, le mouvement des nerfs & des muſcles. La tranſparence eſt générale: la vue paſſe aiſément dans toutes les parties: tout eſt animé, tout vit, tout reſpire: c'eſt le charmant Cupidon lui-même.

SUR LE MOINEAU DE GLYCÈRE.

LE Moineau de Glycère ayant été enlevé par un chat ennemi, languiſſoit & exhaloit ſon dernier ſoupir. Glycère toute en pleurs réchauffe ſur ſon ſein l'oiſeau glacé & l'arroſe de ſes larmes. Leur douce chaleur le fait palpiter : une nouvelle vie circule dans ſes membres délicats. Mais le volage s'élance auſſi-tôt de ſa belle retraite, fend les airs & s'enfuit ſans être apperçu. Glycère ſe plaint, ſoupire, pleure & s'écrie : Ah, trop ingrat Moineau, tu abandonnes ainſi ta Maîtreſſe, tandis que le ſoufle qui t'anime, eſt un préſent de ſa tendreſſe !

JEAN SECOND.

A NÉÉRA.

BELLE Nééra, je t'envoie ces douces violettes, & ces lis éclatans. Hier j'ai cueilli ces beaux lis, & ce matin ces tendres violettes. Les lis, dont les feuilles se flétrissent si promptement, doivent t'avertir, jeune Beauté, de la vieillesse qui t'attend. Les violettes, par leur fraîcheur, te prouvent qu'il faut gouter les douceurs du bel âge. Si tu ne te hâtes de jouir, tu ne cueilleras point les fleurs du printems de la vie; mais, ô cruelle destinée; tu ne ressentiras que les glaces & les incommodités de la vieillesse!

MARULLE.

Pourquoi perdre le temps à plaire ?
Il nous est donné pour aimer

L'âge fuit, & le tems nous devance ;
L'heure où la fleur s'épanouit
Avec elle s'évanouit ;
Et l'heureux temps où l'on jouit,
S'envole avec la jouissance.

BERNARD.

SUR VÉNUS ET VULCAIN.

VÉNUS plongée dans la douleur, pleuroit la mort funeste d'Adonis déchiré par un Sanglier redoutable. Vulcain s'en apperçut, & lui dit avec malignité : Déesse, pourquoi pleurez-vous ? Mars n'a rien à redouter de ce Sanglier terrible.

Le même.

SONNET.

A PHILIS.

L'AUBE matinale ne paroissoit pas encore, & déjà j'étois assis au pied d'un frêne sauvage avec Philis; tantôt écoutant ses chansons agréables, & tantôt demandant au Ciel le retour de la lumière, afin de contempler voluptueusement mon Amante.

Tu vas voir, lui disois-je, ô ma chère Philis : tu vas voir comme l'Aurore sort brillante & lumineuse du sein des ondes, & comment, dès qu'elle paroît, elle efface & obscurcit l'éclat des étoiles nombreuses, l'ornement de la voute céleste.

Tu verras ensuite le Soleil. L'Aurore & les étoiles disparoîtront à l'aspect de

ce bel Aſtre, tant ſes rayons ſont reſplendiſſans & radieux (1).

Mais tu ne verras point, ô ma Philis, ce que j'aurai le bonheur de voir; tes beaux yeux vont s'entrouvrir, & faire diſparoître le ſoleil, comme cet Aſtre a lui-même chaſſé l'Aurore & les étoiles.

MANFREDI.

L'AMOUR FUGITIF.

LA Déeſſe de Cypris cherche partout ſon fils qui lui a été enlevé: mais

---

(1) Dans ſa carrière féconde,
Le ſoleil ſortant des eaux,
Couvre d'une nuit profonde
Tous les céleſtes flambeaux.

ROUSSEAU.

ce Dieu eſt caché au fond de mon cœur. Malheureux que je ſuis, que ferai-je ! Cet enfant eſt cruel ; ſa mère eſt terrible. Ils ont l'un & l'autre un pouvoir ſouverain ſur moi. Si je le cache, je ſçais de quels feux me brûlera ce Dieu puiſſant. Si je le découvre à ſa mère, il va devenir, à juſte titre, mon plus redoutable ennemi. Ajoutez encore que Vénus n'eſt point une mère qui cherche ſon fils pour le corriger : elle ne veut que mon malheur, que ma perte. Puiſque je ſuis réduit à cette cruelle alternative, reſte dans mon cœur, volage Amour ; mais ne l'échauffe que d'une douce flamme : tu ne pourras être plus en ſureté dans aucune autre retraite.

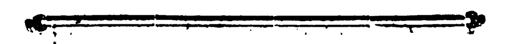
SANNAZAR.

Le Gentil Bernard a fait ſur le même

ſujet une piéce remplie de délicateſſe, d'eſprit & de volupté. La voici :

Le Dieu d'amour a déſerté Cythère,
Et dans mon cœur le transfuge s'eſt mis.
De par Vénus, trois baiſers ſont promis
A qui rendra ſon fils à ſa colère.

Le livrerai-je ? en ferai-je myſtère ?
Vénus m'attend : ſes baiſers ſont bien doux !
O vous, Daphné, qu'il prendroit pour ſa mère,
Au même prix, dites, le voulez-vous ?



A NÉÉRA.

Il y a moins de miel dans l'Attique, d'algue ſur le rivage de la Mer, de chênes ſur les montagnes, de fleurs variées au printemps : le triſte hiver eſt hériſſé de moins de glaçons & l'automne eſt chargé de moins de

grappes de raisin : les carquois des Médes sont remplis de moins de flèches : moins d'étoiles brillent pendant une nuit paisible : moins de poissons nagent au sein des mers : moins d'oiseaux fendent les plaines brillantes de l'air : moins de flots sont agités sur le vaste Océan ; il y a moins de sables dans la Lybie : enfin tout ce calcul prodigieux & infini, ne peut égaler, ô cruelle Nééra, tous mes soupirs & tous les tourmens affreux que j'endure pour toi chaque jour !

MARULLE.



SUR UN ROSSIGNOL.

DOUX & tendre Rossignol, tu appelles par tes chants ta chère compagne. Tes sons mélodieux l'invitent

à ſe réunir avec toi ſur la même branche. Malheureux que je ſuis, ma voix n'eſt point harmonieuſe, & je n'ai point comme toi des aîles pour voler ! Heureux oiſeau, ſi la nature t'a refuſé la froide raiſon, elle t'a donné la ſenſibilité pour le plaiſir ! c'eſt le plus beau préſent.

GUARINI.

L'Abbé de Chaulieu, dit à peu près la même choſe; mais d'une manière bien plus touchante.

Le ſilence & la paix régnent dans ce bocage :
Le calme de ce beau ſéjour
N'eſt troublé que par le ramage,
Des hôtes de ce bois, qui chantent leur amour.

Oiſeaux dans l'ardeur qui me preſſe,
Hélas! je ne puis comme vous,
Exprimer par mes chants l'excès de ma tendreſſe;
Mais ſeul j'ai plus d'amour, que vous n'en ayez tous.



LOISIRS



LOISIRS D'UN POETE A LA CAMPAGNE.

Je fais du tendre Amour expliquer la magie,
Des buveurs couronnés peindre la vive orgie,
Les zéphirs se jouant dans des rameaux fleuris,
Et Vénus sur la mousse assise avec les ris.

M. B.

LES Piéces suivantes sont extraites d'un petit livre intitulé, *Poetæ rusticantis Literatum otium*, *Loisirs d'un Poëte à la campagne*. On leur donne le nom de Phaleuques, ou d'Hendécassyllabes,

c'eſt-à-dire vers de onze ſyllabes. Ce genre de Poëſie eſt charmant, mais très-difficile. La douceur, l'élégance, le choix des mots, la vivacité des images & des peintures, l'euphonie tendre, délicate, voluptueuſe des vers, les diminutifs, les répétitions de mots agréables & ſonores, tout doit concourir à la perfection des Phaleuques. Le Poëte ne chante que Bacchus, Vénus, l'Amour & ſes tranſports. Pour réuſſir, il faut qu'il ne compoſe ſes vers qu'au milieu des feſtins, des ris & des jeux, & quand ſon ame eſt entièrement livrée aux plaiſirs & aux douceurs de la volupté. Bacchus & Cupidon doivent ſeuls l'inſpirer.

Catulle & Pétrone ont employé les Phaleuques. Quelle facilité dans Catulle ! quelle légèreté dans Pétrone ! Ces deux Auteurs feroient les meilleurs modèles dans ce genre de Poësie, si les graces décentes avoient toujours dirigé leur plume ; mais leurs écrits font trop fouvent rougir le Lecteur. Avec quelle douce fenfibilité Catulle ne déplore-t-il pas la mort du Moineau de Lefbie ! avec quelle bouillante vivacité il appelle à fon fecours les Phaleuques, pour fe venger d'une ingrate ! On ne peut rien ajouter à la perfection des vers de Pétrone. Quel dommage que la Cour voluptueufe & efféminée de Néron, ait amolli & énervé

tous les esprits de ce temps, & que la pudeur ne puisse lire, sans être alarmée, la plupart des Ouvrages, composés sous le régne de cet Empereur, dont le nom est encore en exécration, depuis tant de siécles !

L'Auteur des Phaleuques dont je donne en partie la traduction, a parfaitement saisi, & rendu l'esprit de cette Poësie. Rien de plus frais, rien de plus fini & de plus achevé que les différentes piéces dont est composé son joli recueil. Le Lecteur ne les connoîtra que très-imparfaitement d'après ma traduction. Je n'ai pu conserver, & faire sentir toute la délicatesse, toute la molesse, tous les charmes de la Poesie Latine. Bien des

personnes ignorent absolument l'existence de ces Phaleuques, qui paroissent aujourd'hui dans notre langue pour la première fois, si l'on en excepte deux piéces qui ont été traduites dans l'*Année Littéraire*. C'est la traduction de ces deux morceaux qui m'a fait naître l'envie d'en traduire un plus grand nombre. Je vais joindre ici une courte notice sur l'Auteur de ces Phaleuques.

André-François Deslandes, né à Pondichéri en 1690, fut conduit à Paris dès sa plus tendre jeunesse; il y fit ses études; s'appliqua ensuite aux fonctions de la Marine, & fut successivement Commissaire à Rochefort, & à Brest. Après avoir passé la plus

grande partie de sa vie dans les emplois, il se retira à Paris, pour y jouir des agrémens d'une vie libre & philosophique. Il mourut le 11 Avril 1757. Il est Auteur de plusieurs Ouvrages, dont quelques-uns font beaucoup d'honneur à son esprit, & à son érudition. Son Histoire critique de la Philosophie est connue de tout le monde.

Gaudete ô Charites, Cupidinesque,
Landesi aureolus Libellus exit,
Quo nil tersius, elegantiusque.

Le Père SANADON.



LOISIRS D'UN POETE.

Deus nobis hæc otia fecit.

VIRG.

DÉGUISEMENT DE CUPIDON.

L'AMOUR tout orgueilleux de ſon arc brillant, apperçut, jouant & folâtrant enſemble, des Nymphes charmantes, des Faunes badins & légers, & tous les Dieux des campagnes riantes. Il quitte auſſi-tôt ſa première forme, prend la figure d'une jeune

fille (1), affecte un regard timide, une voix enfantine, un geste négligé, une démarche molle & voluptueuse, & se mêle à cette troupe qui le méconnoît. Tous pensent que c'est une jeune Nymphe : aucuns ne s'apperçoivent que l'on veut leur tendre des embuches ; mais le perfide Cupidon, rappellant alors toutes ses fourberies, s'approche des Faunes, les excite par un doux sourire, agace ces jeunes Nymphes par mille jeux malins, & leur dérobe les baisers les plus délicieux. Dès que cette troupe charmante,

(1) L'Amour qui cependant s'apprête à la surprendre,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre :
Il parut sans flambeau, sans flèches, sans carquois :
Il prend d'un simple enfant la figure & la voix.

VOLTAIRE.

commence à ressentir les feux de l'Amour, les uns se couronnent de roses, les autres se dispersent dans les campagnes fleuries, en chantant Bacchus, toujours áccompagné des ris & des jeux. Le tendre Fils de Vénus, Cupidon saisit alors un trait, & dit, en le dirigeant d'un œil malin, lançons-le au milieu de cette troupe joyeuse: c'est nous être assez, & même trop long-temps diverti. Il convient jeunes Nymphes, que vous brûliez des feux dont brûlent Vénus & Jupiter; & vous Faunes, vous devez être également enflammés. Cupidon satisfait remonte vers l'Olympe.

Auprès d'une féconde source,
D'où coulent cent petits ruisseaux,
L'Amour, fatigué de sa course,
Dormoit sur un lit de roseaux.

Les Nayades ſans défiance
S'avancent d'un pas concerté,
Et toutes, en un grand ſilence,
Admirent ſa jeune beauté.

Ma ſœur, que ſa bouche eſt vermeille!
Dit l'une, d'un ton indiſcret :
L'Amour, qui l'entend ſe réveille,
Et ſe félicite en ſecret.

Il cache ſes deſſeins perfides
Sous un air engageant & doux :
Les Nymphes bientôt moins timides,
Le font aſſeoir ſur leurs genoux.

Eucharis, Naïs & Thémire
Couronnent ſa tête de fleurs.
L'Amour d'un gracieux ſourire,
Répond à toutes leurs faveurs.

Mais bientôt, aux flammes cruelles
Qui brûlent la nuit & le jour,
Ces indiſcrettes immortelles
Connurent le perfide Amour.

Ah ! rendez-nous, Dieu de Cythère,
Diſent-elles, notre repos ?
Pourquoi le troubler, téméraire ?
Nous brûlons au milieu des eaux.

Nourrissez, plutôt sans vous plaindre,
Répond l'Amour, mes tendres feux :
Je les allume quand je veux ;
Mais je ne saurois les éteindre.

L. C. D. B.

A GERRIUS.

AIMONS & buvons, je vous en conjure, vous le tendre favori des Graces ! Aimons & buvons, pendant que la triste vieillesse est encore loin de nous, & que l'âge nous permet de nous livrer aux jeux & aux plaisirs ? En effet, que nous servira de connoître la sévère morale du farouche Cléanthe, & toutes les maximes rigides que l'on a débitées sous le Portique ? Croyez-moi, laissons toutes ces visions aux Sophistes que la raison blesse, & qui ne se repaissent que de vaines chimères. Pour nous, couple chéri des Dieux, suivons Bacchus, suivons l'Amour : aimons & buvons.

Tandis qu'occupé de mon verre,
Je chante, je ris ou je bois,
Mille soins agitent la terre,
Mille soupçons troublent les Rois ;
Le régne du repos s'écoule,
Les soucis descendent en foule,
Et les mortels n'ouvrent les yeux
Que pour voir la crainte importune,
Qui dans un miroir odieux
Leur expose de la fortune
Les changements capricieux.

L. C. D. B.

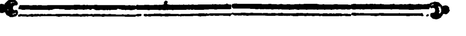
A COTTA.

O DÉLICAT & judicieux Cotta ! Quoi, vous ne sentez rien pour la charmante Lycoris ; cette Lycoris qui enchanteroit Jupiter même ; tandis que vous avez du goût pour l'effroyable Mélisse, que le peuple le plus grossier dédaigne & méprise. O le délicat & judicieux Cotta !

A SES AMIS.

BUVONS, mes amis, buvons, je vous en conjure. Buvons, chantons & folâtrons. C'eſt ainſi que vit Bacchus, & la Reine de Cythère. C'eſt ainſi que vivent les Déeſſes & les Dieux. Vivons donc de même, mes chers convives. La jeuneſſe s'envole plus vîte que le vent. Avec plus de légèreté que le vent la vieilleſſe vient fondre ſur nous. Ne tardons pas, mes amis, les jours écoulés ne reviennent plus. Nous nous plaindrions en vain du peu de durée des plaiſirs, & des douceurs paſſagères de cette vie trop courte. Malgré nos plaintes, l'affreuſe mort nous plongera dans le gouffre inſatiable des Enfers. Moins notre vie aura été délicieuſe, moins nos jours auront été agréables, & plus les tourmens qui nous attendent

ſeront grands & terribles. Ainſi l'ordonnent les cruels deſtins.



LE POUVOIR DE L'AMOUR.

J'AI aſſez chanté ma tendre Lycoris: ma Lycoris ſi belle & ſi charmante. Cupidon, ce petit Dieu libertin, ſe joue ordinairement ſur ſon ſein voluptueux, & ſur ſes joues de roſes. Aſſez j'ai célébré ſa blonde chevelure, ſes yeux redoutables qui me font périr ſi cruellement. Amis, chantons les armes, les combats: annonçons avec la trompette guérrière, Mars en fureur, & rompant les traités. Ce Dieu, après les horreurs des plus ſanglantes mêlées, va ſe repoſer entre les bras de Vénus qu'il adore. Réchauffé ſur le ſein de la tendre Déeſſe, il cueille mille baiſers, & goûte des plaiſirs plus doux, plus délicieux que le nectar. Mais où

m'entraînes-tu donc, Muſe trop légère? Je me préparois à faire entendre un bruit martial, & je célébre toujours la charmante Vénus; & je chante toujours ſon fils.

Souvent ce Dieu ſi fier, vaincu par tes appas,
Dépoſe ſa fierté pour languir dans tes bras.
Sa tête eſt ſur ton ſein nonchalemment penchée,
Et l'amour tient ſon ame à ta bouche attachée:
Ses yeux étincelans errent ſur ton beau corps,
Et nourriſſent ſes feux, en pillant tes tréſors:
Tant tu ſais avec art bien placer tes careſſes,
Allumer les déſirs, provoquer les tendreſſes.

HENAULT.

Il languiſſoit près d'elle, il brûloit dans ſes bras.....
Les folâtres plaiſirs, dans le ſein du repos,
Les Amours enfantins déſarmoient le Héros.
L'un tenoit ſa cuiraſſe, encor de ſang trempée,
L'autre avoit détaché ſa redoutable épée,
Et rioit en tenant dans ſes débiles mains
Le fer. . . . .

VOLTAIRE.

A SES AMIS.

ARMONS-NOUS, Buveurs, armons-nous de nos verres : Il faut nous livrer à une aimable folie, & à une douce fureur. Le jour & le lieu nous invitent à célébrer d'agréables Orgies. Loin d'ici foins importuns. Loin d'ici vaine raifon, inutile fageffe. J'ignore quel feu circule maintenant dans mes veines. Mon ame eft émue, agitée. Le cruel Bacchus me poffede tout entier. J'entre en fureur, ô mes chers convives! j'entre en fureur de plus en plus. Armons-nous de nos verres. Qu'il fera doux pour moi de mourir en buvant!

AUX MÊMES.

BUVONS; mes amis, buvons à pleine coupe, malgré la cenfure des

ſages attrabilaires, & des vieillards chagrins ? Buvons ſans interruption, buvons à pleins verres. Douce liqueur, délices des Dieux ! ô Bacchus, toi qu'accompagnent les ris & les jeux, viens ſouvent avec nous, une couronne ſur la tête, une large coupe à la main: échauffe nos eſprits. Je veux boire d'excellent vin, puiſque je ne puis éviter les ciſeaux de la Parque cruelle, & retarder d'un inſtant mon heure fatale. Allons vîte, donnez-moi trois coupes, enſuite neuf, puis trois fois neuf: enfin donnez-les ſans compter, je boirai de même. C'eſt ainſi que l'on chaſſe les ennuis.

Qu'ainſi puiſſe couler toujours
L'été rapide de nos jours !
Rions des préceptes ſauvages,
Et de nos cenſeurs rigoureux.
Nous ſerons toujours aſſez ſages,
Si nous ſommes ſouvent heureux.

L. C. D. B.

CUPIDON.

A DE JEUNES NYMPHES QUI LE FUYOIENT (1).

O BELLES ô tendres Nymphes, qui réunissez la douceur à la beauté, vous que j'aime plus que mes yeux, arrêtez, demeurez ! vous n'avez rien à craindre. On ne veut pas vous tromper. Vous voyez le plus puissant des Dieux : mon pouvoir est d'autant plus grand, que j'unis les Amans heureux avec les chaînes les plus brillantes, & les plus agréables. Pourquoi donc me fuyez-vous ! Approchez, je vous en conjure. Les jeunes filles aiment les piéges que je tends ; elles chérissent les traits que je porte. Les

(1) Le sujet de cette piéce a été pris d'après un tableau charmant.

graces, les ris & la volupté m'accompagnent. Sur mes pas vole sans cesse une troupe d'Amans, tendres, sensibles, & toujours enflammés d'un beau feu. Chassez toutes vos inquiétudes, à l'ombre de ces ormeaux, tandis que leurs feuilles naissantes sont agitées par les tiédes haleines des zéphirs, & que la terre émaillée de diverses couleurs, renouvelle sa verdure. Cueillez des branches légères de myrthe panaché. Offrez ici à la belle Vénus, ma mère, les plus doux sacrifices. Consacrez-vous à elle pour toujours. C'est ainsi qu'elle vous accordera des amours délicieux; des époux charmans, des enfans aimables, & des jours long-temps purs & sereins.

Venez dans ce secret asile,
Sur l'émail des plus belles fleurs,
Savourer d'un bonheur facile,
Les plus séduisantes douceurs.
Le temps, le cœur, la solitude,
Tout invite à la volupté! ......

M. B.

SES GOUTS.

LA tête couronnée de roses, la main armée d'une large coupe, je passe des jours heureux, au milieu de doctes loisirs. Tantôt je suis à pas précipités une aimable Bergère, tantôt je chante Bacchus, les repas somptueux & délicats. Je ne suis tourmenté par aucune espéce de crainte. Entièrement livré à la volupté, elle seule me possède. Je goûte les douceurs délicieuses du sommeil : je pense rarement au lendemain ; je jouis du présent, & je vis absolument pour moi.

Ainsi coulent mes jours sans soins, & sans envie ;
Je les vois commencer, & je les vois finir :
Nul remords du passé n'empoisonne ma vie :
Satisfait du présent, je crains peu l'avenir.

Heureux qui, méprisant l'opinion commune,
Que notre vanité peut seule autoriser,
Croit, comme moi, que c'est avoir fait sa
fortune,
Que d'avoir, comme moi, bien su la mé-
priser !

CHAULIEU.

A CUPIDON.

Où sont tes traits terribles!
Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles ?

VOLTAIRE.

ACCOURS, Cupidon, accours promptement. Apporte ton carquois, tes traits dorés, ton arc qu'on ne peut éviter : cet arc redoutable à Vénus elle-même. Ne tarde pas, ô puissant Cupidon ! viens fléchir la cruelle & arrogante Philis ; cette Philis qui s'en-

orgueillit d'oppoſer à tes loix un front rebelle. Qu'elle reſſente les tendres feux de l'Amour ! bleſſe ſon cœur, comme il convient. Fais, je t'en conjure, qu'elle brûle intérieurement. Fière d'effacer par ſes charmes toutes les autres Beautés, Philis paroît toujours vêtue d'une robe éclatante. Ses cheveux ſont couronnés de fleurs, & ſa démarche eſt voluptueuſe. C'eſt ainſi qu'elle cauſe impunément la perte & des hommes & des Dieux. Qui voudra déſormais, ô Cupidon, ſe proſterner au pied de tes autels, & invoquer la belle Vénus ! Le temps preſſe ; hâte-toi : car ſi Philis triomphe encore quelque temps, ta gloire & ta puiſſance ſeront entièrement anéanties.



A CORINNE.

O MA chère Corinne, reçois avec un fourire gracieux cette belle corbeille remplie de rofes odorantes. Cupidon les a cueillies lui-même de fa main délicate. Je les lui demandois depuis long-temps : il vient enfin de me les envoyer. O préfent agréable & précieux ! O fleurs tendres & charmantes ! tu peux, aimable Corinne, en parer ton beau fein, ton fein d'albâtre. Tu peux en orner ta chevelure, remarquable par fes boucles déliées & ondoyantes. Des cheveux qui brillent par des boutons de rofes, en font plus charmans. Un fein embelli par des rofes nouvelles enchante d'avantage les regards. Qu'il me foit permis de couvrir de baifers ton fein voluptueux & blanc comme la neige, & de toucher d'une main amoureufe les boucles déliées & flottantes de tes

cheveux. C'eſt la ſeule récompenſe digne du préſent que je t'offre.

Les vers ſuivans ſont très-agréables ; les deux derniers renferment une penſée un peu différente de celle du Poëte Latin : elle n'en eſt pas moins délicate.

Tendres Filles de Flore,
Image du plaiſir,
Colette dès l'Aurore
Viendra pour vous cueillir.
Vous brillerez près d'elle
D'un éclat plus parfait :
C'eſt le ſein d'une Belle
Qui pare le bouquet.

FAVART.

Fin de la ſeconde Partie.

APPROBATION.

J'ai relu, par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, l'Ouvrage intitulé *Anacréon, Sapho, Bion, Moſchus, Tibulle, Horace*, &c. Ce ſont des traductions en proſe, des imitations en vers, quelques morceaux de l'Anthologie qu'on a raſſemblés, & où je n'ai obſervé rien qui puiſſe en empêcher la réimpreſſion. A Paris, ce 3 Septembre 1778.

Philippe de Prétot.

PRIVILÉGE GÉNÉRAL.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT : Notre amé le ſieur MOUTONNET DE CLAIRFONS, nous a

fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage de sa composition intitulé, *Anacréon*, *Sapho*, *Bion*, *Moschus*, *Tibulle*, *Horace*, &c. S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce nécessaires. A CES CAUSES; voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocéde à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la cession; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilege sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décéde avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Priviléges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages sous quelque

prétexte que ce puisse être sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractère, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége : qu'avant de l'exposer en vente le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur HUE DE MIROMENIL, qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur DE MAUPEOU & un dans celle du sieur HUE DE MIROMENIL. Le tout à peine de nullité des présentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans rsruffoi

qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le huitième jour d'Octobre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix-huit, & de notre Regne le cinquiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le regiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1547, folio 22, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires preſcrits par l'article CVIII du Réglement de 1723. A Paris ce 20 Octobre 1778.

A. M. LOTTIN, l'aîné, Syndic.

